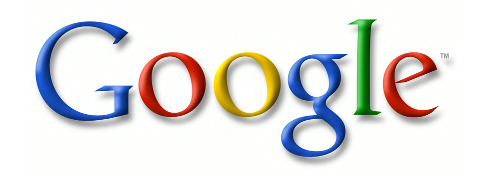
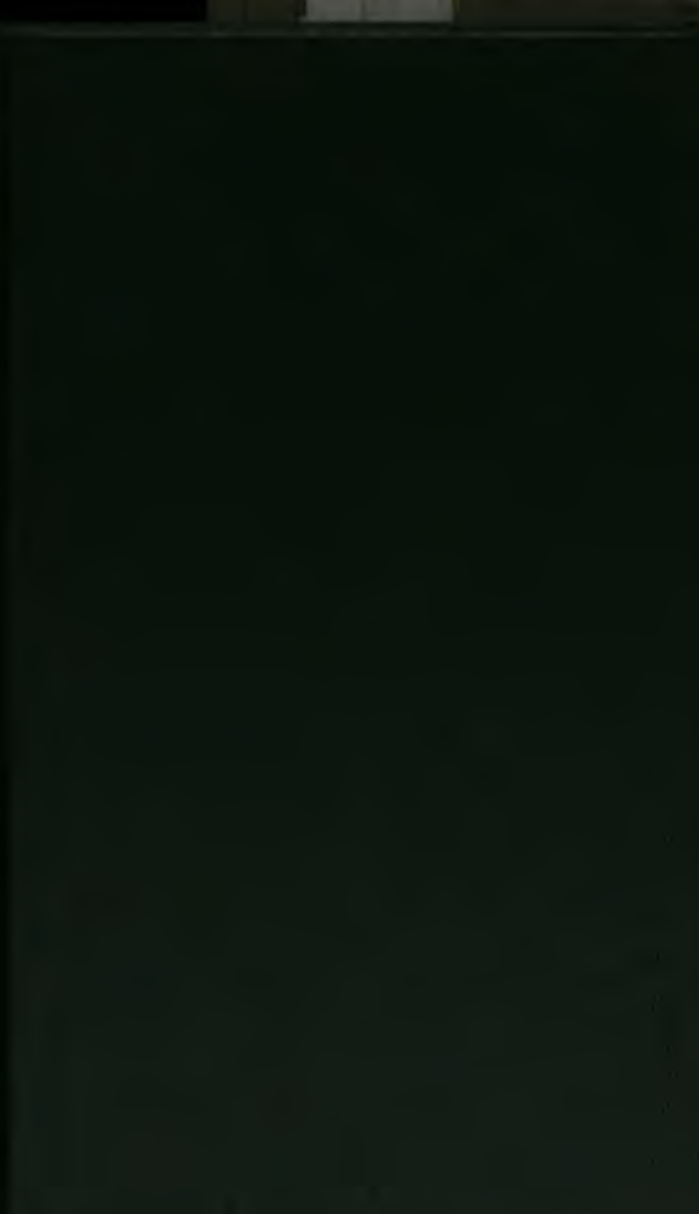
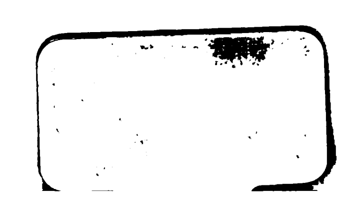
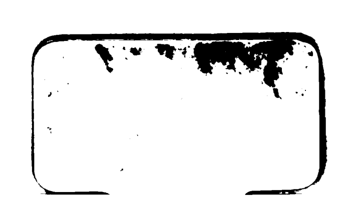





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



L'AMOUREUX

PASSETEMPS

DÉCLARÉ EN JOYEUSE POESIE

Par plusieurs épitres du coq à l'asne et de l'asne au coq avec balades

DIZAINS, HUITAINS ET AUTRES JOYEUSETEZ



A LYON

PAR BENOIST RIGAUD

—

1582



L'AMOUREUX PASSETEMPS

AU LECTEUR.

Au temps que Pan, lecteur, des pasteurs maistre,
Delaisse jeux, dances, la chasse, rets,
Et que subjets prétend en œuvre mettre
A couper bois et abbatre forests,
Lors que Nymphes ne sont en leurs marests,
Au temps d'hyver que se cachent les Muses,
Chauffant au feu leurs genoux et jarrests,
Laissant hautboys et doulces cornemeuses,

Lors que Cérès et le dieu Priapus
Sont déchassés de leur maison nouvelle,
Après assez estre de biens repuz,
Lors que Vesta, la mère de Cibelle,

Comme au printemps, ne se monstre si belle,
Lors que chemins sont par tout englassez,
Et que froidure est en chacun rebelle,
Lors qu'il ne faut soliciter procès,
Mais deviser avec une pucelle ;

En ce temps là, au lieu d'aller aux champs,
J'ay prins ma plume, et tout par passetemps
Encommençay ce petit livre icy,
Qui n'est d'escrit au langage enrichy,
Ne de stile tel qu'à un rithmeur duit ;
Mais à ce faire un proverbe m'induit :
Commencement n'est pas pleine fusée.
Pour ce, lecteur, s'il te cause risée,
Et tu retiens pour ton maistre Momus,
En ce prétends mes escrits estre muts ;
Et ne me veux contre luy esmouvoir,
Veu que Vénus n'a pas eu tel pouvoir.

Si tu es vieil et tu prens ton plaisir
En cas nouveaux, icy pourras choisir
Aucun escrit, lequel, par adventure,
T'incitera d'aller sur la verdure
Passer le temps, du moins une heure au jour,
Où tu pourras faire quelque séjour,
Ce temps pendant que ton disner s'appreste :
Après au lieu de sommeiller, le reste
Te servira, si tu es de jeune aage.
Ayes regard un peu au personnage
Qui comme toy milite souz jeunesse,
Te suppliant que ton Momus délaisse,
S'il advenoit qu'en ce livre tu lise,
Tel cœur n'auras qui fort l'escandalise,
Considérant qu'il est fait pour esbats,
Comme pourras cognoistre et haut et bas.

DICTO LECTORI FRANCISCUS GOMANUS NAMENTINUS.

Vis, Lector, veneres venustiores,
Quæris nosse sales Catullianos,
Risus, scommata, fabulationes,
Cantantur numeris in his puellæ.

DIZAIN EN TRIOLET D'UNE JEUNE FILLE QUI NE VOULOIT ENDURER LE CHOC.

Laissez cela, si vous voulés,
Par en nanda, vous m'affolés;
Arrestez vous après ma mère,
Ostés la main, et reculés.
Laissez cela, si vous voulés,
Par trop les dames deffoulés,
Ainsi que m'a dit ma commère;
Laissez cela, si vous voulés,
Par en nanda, vous m'affolés,
Arrestez vous après ma mère.

AUTRE A CE MESME PROPOS.

Laissez cela, maistre Romain,
Allez après, ostés la main ;
Mais regardez où il la boute !
Mon Dieu ! que vous estes vilain !
Laissez cela, maistre Romain,

Arrestez-vous après demain,
Par en nanda on nous escoute !
Laissez cela, maistre Romain,
Allez après, ostés la main,
Mais regardez où il la boute !

Sans planté débatre, sans guerre ou débat,
Il la faut abatre, et fourbir le bas.

BALADE.

Quoy ! qui d'aimer
Veut faire entreprinse,
Et vueil entamer
Un trou que l'on prise,
De première prise
Sur un lict là bas,
Lève sa chemise,
Rembourre son bas.

Sans tant t'amuser,
Use de main mise ;
Mieux pourrois user
Une pierre bise
Que j'eusse conquise.
Si ne le combas,
Lève sa chemise,
Rembourre son bas.

Ne la laisse aller ;
Puis qu'elle est surprise,
Il faut l'acoller
Un peu par faintise;
Puis ta marchandise,
Mets en son cabas,
Lève sa chemise,
Rembourre son bas.

ENVOY.

Prince, à ta devise,
Soit droicte ou assise,
Mets luy le cul bas;
Lève sa chemise,
Rembourre son bas.

TRIOLET D'UNE DAME AVEC SON AMY.

La, mon amy, la, la, la, la,
Approchés-vous, que je vous baise ;
Chantons ensemble ut ré sol la,
La, mon amy, la, la, la, la,
Le jour qu'on me despucela,
Par ma foy ! je ne fus tant aise,
La, mon amy, la, la, la, la.
Approchés-vous, que je vous baise.

BALADE A CE MESME PROPOS.

En un verd boys veis, devant hyer,
En l'ombre une belle nonnain.
Près d'elle estoit un chevalier
De cœur joyeux, et non pas vain,
Qui luy mit doucement la main
Sur les tetins, puis l'acolla,
Et elle dit : Mon souverain,
Encore un coup, la, la, la, la.

Si vous avez un bon lévrier,

Fort subtil, mordant et certain,
L'on verra s'il est bon ouvrier
Courant après le cerf ou dain ;
Amy, laschés le tout soudain.
Ce faire adonc ne recula ;
Puis elle dit : Mon souverain,
Encore un coup, la, la, la, la.

Certes, dame, il fait bon chasser
En celle forest soir et matin ;
Mais mon lévrier faut ratacher :
Je crois pour l'heure qu'il n'a faim ;
Et puis nous reviendrons demain,
Contenter vous faut de cela.
Adonc luy dit : Mon souverain,
Encore un coup, la, la, la, la.

ENVOY.

Prince, j'apperceu à son train
Que la nonnette n'affolla,
Car elle n'eust dit : Mon souverain,
Encore un coup, la, la, la, la.

ÉPISTRE A UNE DAME DE LYON.

SUPERSCRIPTION :

Lettre, mettez vous en voye,
Et allez saluer la dame
Que j'ai choisi de cœur et d'âme,
Puis que vers elle vous envoye.

MA bien aimée et chère dame,
Que j'ayme autant que ma propre âme,
Sans oublier dame Laurence,
Salut, honneur et révérence.

Si, pour avoir long temps servi,
L'on a bon loyer desservi,
Ou pour avoir mal enduré,
On est à la fin asseuré
D'en recevoir competant bien :
Moy, qui piéça vostre me tien
En vous servant honnestement,
Me dois-je point asseurement
Tenir des servans bien venus,
Espérant, les cas advenus,
En estre bien récompensé ?
Sur cest affaire j'ai pensé,
Mais en Vénus n'y a propos ;
Car quand je devois en repos
Joyeusement mes jours user,
Elle m'est venue abuser,
Et, se mocquant de vous et moy,
Me cause ennuy et grand esmoy.
Quand je devois fruition
Avoir et délectation
De vostre clère et belle face,
Incontinent tout mal m'amasse.

Quand je devois avoir salaire
De vous, ma dame débonnaire,
Pour le bon et loyal service
Que vous ay fait, sans aucun vice,
Elle m'a de vous eslongné,
Et donné un triste congé,
Sans avoir à nul bièn attente.

Outre, de cela non contente,
Pour plus en amour nous fascher,
Voyant que souloye adresser
Lettres mandant de mes nouvelles,
Comme je croy, bonnes et belles,
Et qu'en celles prẹmier désir,
Puis que c'estoit le bon plaisir

De Cupido de nous avoir
Séparez, a mis tout pouvoir,
Toute force et toute puissance
M'oster d'un amy la présence,
Duquel journellement avoye
De voz nouvelles en grand' joye.
Ainsi par elle suis au bas ;
Et à pleurer prends mes esbats :
C'est celle qui m'a absenté
De vous, en qui avois santé.
Et d'amour mainte bonne dragme,
C'est celle là, ma douce dame,
Qui, combien qu'elle eust esprouvé
Noz vouloirs, en nous n'a trouvé
Reproche ny aucun diffame,
Dont peust avoir de nous deux fame,
Quoy que voulust nous bailler d'une.
Après a fait armer Fórtune,
Pour mettre à néant sans fiction
La nostre bonne paction ;
Puis Cupido fort furieux,
Et dessus nous fort envieux,
Pensant pis faire que Vénus,
A noz amours circonvenus
D'un cœur despit et sans pitié,
Taschant à rompre l'amitié
Qui s'est voulu entre nous mettre ;
Mais il n'a sceu estre le maistre,
Car tant qu'au monde je vivray,
De vous souvenance j'auray.

Pourtant, dame, en qui prens vigueur,
Gardez-moy, s'il vous plaist, un cœur
Aussi entier que je vous garde
Le mien, qu'avez combien que tarde.
Pour fin, excusez mon épistre,
Qui n'est de mise ne haut titre.

—

RONDEAU A LA DICTE DAME.

Dame, s'il vous plaist,
Je suis vostre amy,
Non pas à demy,
Mais du tout complet :
Vous aimer sans plait
Je ne suis remy.
Dame.

Le maintien simplet
Qu'a Dieu en vous my
Ne m'est ennemy
Et ne me desplaist.
Dame.

AUTRE RONDEAU D'AMOUR.

Amour trouva premièrement
Danse, chanson et instrument,
Joustes, essais, dont plaisir fort
L'esprit ouvrit, soit rude et lourd,
Par jeu et par esbatement.
Plaisir feit prendre et tournoyement
A ceux dont noblesse ressourt
Amour.

Premier donna enseignement,
D'entretenir dames en court
Et les embrasser haut et court,
Si on les trouve privement
Amour.

RÉGIME AUX BONS BEUVEURS.

HUITAIN.

Si vous avez mal à la teste
Pour trop avoir beu d'un tetin,
Reprenez du poil de la beste,
Plus tost que pourrez le matin;
Car s'il vous vient quelque advertin,
Souspirs vous viendront fort estranges,
Pour ce, emplissez votre crétin
Puisque vous estes aux vendanges.

ÉPISTRE A UNE DAME.

SUPERSCRIPTION :

Épistre, va, soit par terre ou par mer,
Vers celle là qu'ay choisi pour aymer.

Ma bien aymée, ce porteur,
Qui n'est ne flateur ne menteur,
M'a dit, dont je suis en esmoy,
Que vous n'avez reçu de moy
Lettre depuis deux mois en çà,
Et que pensez que pieça
Vous ay mis du tout en oubly,
Ou que je suis tant anobly
Que ne tiens plus de vous grand compte.

Pour responce je ne suis comte,
Ne duc, ne roy, ains poursuivant
Vostre bien, ainsi qu'un servant
Obéissant à sa maistresse ;
Plus tost je mourroye en destresse
Que ressemblasse aux malheureux
Qui d'aimer ne sont curieux,
Et d'eux mesme n'ayant pitié
Corrompent les loys d'amitié.

Puis que vous avez eu désir
Vostre vray amant me choisir,
Servir vous vueil et serviray
Tant qu'en ce monde vie auray,
Car si je faisoye autrement
Fait ne seroit honnestement.

Le dit rapport me fait mal estre,
Parce que n'avez eu ma lettre :
Vous eussiés d'icelle cogneu
Que depuis mon départ je n'eu
Jamais désir à autre dame
Qu'à vous en tout que je réclame.

Pourtant, ma dame, sans long plaid,
Aimez vostre serf, s'il vous plaist,
Qui prétend ses jours sans nul vice
User en vostre doux service.

ESCRIT A UNE DAME EN FORME DE BALADE.

Si j'ay pour vous mon avoir despendu,
Dame Vénus, las ! donnez moy secours ;
Ma dame ne m'a pas (croyez) vendu :
J'ai prins congé en pleurs, en dueil et plours.
Changeons propos, c'est trop chanté d'amours ;
A Dieu soulas tout plaisir et liesse,
Plaisir n'est plus, au bas est le velours :
De vostre amour ne me vient que tristesse.

Mon triste cœur est hors de tout soulas,
A Dieu plaisir, je suis en desconfort ;
Au boys de dueil chanter me faut, hélas !
Contre raison languir me fait très fort.
Ah ! doulce amour, aide moy par confort,
J'attends secours, gentil fleur de noblesse,
Dame d'honneur, secourez moy : au fort
De votre amour ne me vient que tristesse.

Souvent m'esbats et mon cœur est marri,
Vrai Dieu, hélas ! confortez moy, ma dame ;
Femme qui bat par amour son mari
Noble est de cœur, de corps, de sang et d'âme :
Aimer sans cesse on vous doit sans diffame.
Il m'est permis, par vostre gentillesse,
Cessé, mon œil, sur toutes vous réclame :
De votre amour ne me vient que tristesse.

Par ton regard, tu me faitz espérer,
Assouvy suis et désire sans cesse,
Si du danger ne me veux retirer,
De vostre amour ne me vient que tristesse.

C'est de celuy qui voudroit face à face
Vous rencontrer en bien secrette place.

HUITAIN A LA DITE DAME.

Hait
Ma raison, on y a hailte
Dame vré vré vré vré vré vré
Rien Amour
Toute chose n'y a
Vous belle que je regrette
Veut
Amore-j'ay quis, cette
Pensant que
Toutes vous estes
Celle qui peut me
venir.

On doit d'amour excessive,
Aymer la dame perfective.

BALADE.

Dame de beauté positive,
Sans degré de comparatif,
Monstrez qu'estes superlative
Par doux semblant indicatif :
Vostre vueil soit impératif
Et ma volonté obstative
De faire ensemble un conjunctif
Pour avoir force génitive.

Dame de force perfective
Doit par plaisir inchoatif
Estre de son amour dative
A son vray amant subjunctif;

Puis par beau parler vocatif
Se doit monstrer excitative,
Conjoignans sans deffinitif
Pour avoir force genitive.

Simple figure relative
D'antécédant nominatif,
Vous estes assez substantive
Pour recevoir un adjectif,
Lequel soit déterminatif
De vostre espèce primitive,
Jusques au neuf infinitif,
Pour avoir force génitive.

ENVOY.

Dame, si désir affectif
Avez d'estre suppositive,
Je feray vostre appositif
Pour avoir force génitive.

AUTRE BALADE A CE MESME PROPOS,

D'UNE DAME A SON AMY.

LA forme désidérative
De vostre dire affirmatif
Me fait estre méditative
De refuser le négatif;
Mais je doute l'accusatif,
Qui est de force transitive :
Pour ce, me tiens au primitif,
Sans point estre dérivative.

Si j'estoye fréquentative,
Je perdroye mon nominatif,
Et seroye d'appellative
Qualité par mon putatif;
Mais je ne voy d'inchoatif
Pour demourer commutative :
Pour ce, me tiens au primitif
Sans point estre dérivative.

La conjonction expletive
Vient après le copulatif;
Afin de n'avoir disjunctif,
Faut user de distributive;
Quand il n'y a nom collectif,
Forme s'ensuit imitative:
Pour ce, me tiens au primitif,
Sans point estre dérivative.

ENVOY.

De l'amoureux compositif
Ne suis nullement optative:
Pour ce, me tiens au primitif,
Sans point estre dérivative.

Amour, soit par terre ou par mer,
Est bien souvent couvert d'amer.

BALADE.

On dit qu'en amours n'a que joye,
Soulas et tout esbatement;
Mais tant qu'à moy ne le diroye
Car il m'en est tout autrement;

Et si vous fais au vray serment
Qu'à ce que j'apperçois d'amours,
Que l'on y a très-largement
Pour un plaisir mille doulours.

Amours que je sers et servoye
M'ont de ce donné seurement
Car quand d'aimer fut mis en voye,
Et que pensoye seurement
User mes jours, le vray n'en ment,
Je y trouvay tant de faux tours
Que recevoye entièrement
Pour un plaisir mille doulours.

C'est la chose qui plus m'ennoye,
Et si sçay bien certainement
Que si d'aymer je m'abstenoye,
Vivre ne pourray longuement,
Car souffrir ne puis le tourment,
Sans avoir confort ou secours,
Pource que j'ay incessamment
Pour un plaisir mille doulours.

ENVOY.

Dame, je prie que briefvement
Changes en joye tous mes plours,
Sans me donner si longuement
Pour un plaisir mille doulours.

Folle amour un esprit ebette,
Ainsi que verrez en ce texte.

BALADE.

Gallans, qui par terre et par mer
Allez aux nopces et aux festes,
Aimez tant que voudrez aimer,
Vous n'y romprez que voz testes :
Folles amours fait les gens bestes.
Salomon sa loy desnia,
Sanson en perdit ses lunettes :
Bien heureux est qui rien n'y a.

Orpheus qu'ont voulu renommer
Pour son sçavoir les vieux poëtes,
Aux enfers à mort la sommer
Tint Cerberus, chien à trois testes ;
Narcisus, ravi d'amourettes,
En la fontaine se noya,
Heracles fut serf aux fillettes.
Bien heureux est qui rien n'y a.

Ammon, que chacun doit blasmer,
Ravit Thamar, sa seur honneste;
Aux Troyens fut dur et amer
Du haut Ilion la deffaicte ;
Hérodes de saint Jean la teste
A sa putain point ne nya,
Pource je dis au présent texte :
Bien heureux est qui rien n'y a.

Prince David, roy des prophètes,
Bien ne fit quand il mania
De Betsabée les cuissettes :
Bien heureux est qui rien n'y a.

Celuy qui met par trop sa cure
En folle amour son mal procure.

BALADE.

Orpheus aux enfers descendit,
Où ses amours chercher alla ;
Mais bien tost après les perdit :
La chose est telle, on sçait cela.
Que valent amours çà et là,
Et puis perdre de si léger
Celle qui faict la nuict songer,
Et que d'amour tant on procure?
Telles amours font enrager,
Pource, d'aimer je n'en ay cure.

Narcisus fut très-mal party
Quand aux amours trop s'amusa ;
Echo servit en tel party,
Que ses amours ne refusa.
Mais en la fin bien n'en usa,
Car un baiser le fist noyer
Et à la mort le convoyer,
Qui fut amour pour luy fort dure.
Ainsi, amours font dévoyer.
Pource, d'aymer je n'en ay cure.

Jamais sans peine et sans souci
Ne sont amans, c'est de pieça ;
On sçait de vray qu'il est ainsi
Des cent ou deux cens ans en çà ;
Car pour aimer uns vont deça,
Autres de là pour un baiser,
Autres convient amours laisser,
Qui leur est mauvaise adventure
Ainsi, faut soulas rabaisser.
Pource, d'aimer je n'en ay cure.

ENVOY.

Prince, craignant le danger,
Le mal, le dueil et la froidure
Qu'on a d'amours, au vray juger,
De vous aymer je n'en ay cure.

L'AMANT A LA DAME.

TRIOLETZ.

Veux-tu sçavoir quelle est ma vie
Telle qu'il te plaist me donner ?
De dueil et tristesse est servie.
Veux-tu sçavoir quelle est ma vie ?
Seras-tu jamais assouvie
De ta rigueur m'espéronner ?
Veux-tu sçavoir quelle est ma vie,
Telle qu'il te plaist me donner ?

Sçais-tu quelle est ma compagnie
Telle qu'il te plaist l'ordonner ?
Douleur, langueur, querimonie.
Sçais-tu quelle est ma compagnie ?
Pour toy soustiens peine infinie,
Sans me vouloir espoir donner.
Sçais-tu quelle est ma compagnie
Telle qu'il te plaist l'ordonner ?

Soit à droit, gauche, ou de travers,
Les faitz d'amours sont trop divers.

BALADE.

Amour triomphant en charroy
Ne craint du roy David la fronde,
Amour met chacun en desroy,
Soit courtois, soit villain au monde ;
Son arc, son dard, que Dieu confonde !
Met maints amans en desconfort ;
Pourtant, sur ce propos me fonde :
Amour ne craint foible ne fort.

Amour jadis feit preux Geoffroy
Duquel le los encor redonde,
Amour souvent, sans nul effroy,
Fait des nuits eslever la bonde ;
Amour fait qu'un amant abonde,
En pleurs, en plains ou en confort,
Pourtant sur ce propos me fonde :
Amour ne craint foible ne fort.

Amour se marche en grand arroy,
Sur tout sa puissance redonde ;
Il n'a peur de duc ne de roy,
Il ne craint âme de ce monde,
Les périls de la mer parfonde,
N'estime rien où gist la mort ;
Pourtant sur ce propos me fonde :
Amour ne craint foible ne fort.

ENVOY.

Prince, Amour est Neptune en l'onde,
Jupin en faitz, Mars en effort ;
Pourtant sur ce propôs me fonde :
Amour ne craint foible ne fort.

ÉPISTRE D'UN AMANT A SA DAME.

SUPERSCRIPTION :

Lettre, va voir ma bien aymée,
Sur toutes dames renommée.

EST-IL un cœur tant fust-il d'aymer las,
Ou qui n'aymast les amoureux soulas,
Qui, vous voyant, ne fust bien tost espris
Et en vous, las! incontinent surpris?
Est-il vivant au monde tant heureux
Qui se peut dire et nommer amoureux
De vous, ma dame? Est-il homme en ce monde
Qui, contemplant vostre estat pur et monde,
Ne fust content pour vous mort endurer?
Est-il amant qui peust un jour durer
Loing, tant soit peu, de vous en plus d'une heure?
Est-il un coup qui feit autre demeure
Je dis si telle avoit pour ma maistresse,
Sinon, en plaintz, en pleurs et en tristesse?

En est-il une au monde plus sçavante,
Plus bénigne, gratieuse ou prudente,
Plus triumphante en bonté et beauté,
Sans quelque vice ou superfluité?
Est-il vivant qui peut dire ou escrire
Les grans vertus dont on vous voit reluire?
Vous estes belle, et plaisante, et courtoise,
Pour sçavoir prendre à mesure sans toise
Un amoureux, fust-il de France ou Crette,
Car pour ce faire estes assez discrette :
Je ne croy point qu'en un droit milion
On en trouvast plus belle ou dans Lyon.

Onc Narcisus d'Écho n'eut amour telle,
Pâris aussi, qui eut guerre mortelle
Pour dame Hélaine à l'encontre des Grecz,
Que j'ay de vous coingnoissant par degrez
Qu'en vous servant acquerray très-grand bien,
Cause n'aurez de demander combien,
Car le nombrer me seroit impossible,
Pour vous ne suis malheureux n'insensible,
Comme cognois par le cours de l'esphère,
Mais vous aymant en fin tout bien espère,
En espérant me contente en raison,
Comme servant de là vostre maison.

Pour fin ma dame, excusez mon escrit,
Qui n'est tissu d'entendement n'esprit,
Et suportez par vostre sapience
Mon rud'engin et mon insipience,
En pardonnant à moy par trop hardi
Qui ay osé, la vérité vous dy,
Mander qu'en vous aymant je prétend vivre,
Ou ne seray de tout honneur délivre.

C'est de celuy qui en briefs jours
Prétend jouyr de vos amours.

Qui est surprins aux amoureux soulas,
Il n'est jamais las de crier hélas!

BALADE A UNE DAME.

Ingratte femme en tout mal obstinée,
Gémir pourras cent fois ta destinée;
Si ne change ton vouloir autrement,
Trop je te vois contre moy animée,

Dont ma face est de sa couleur minée
Par la douleur que souffre incessamment;
De jour en jour voys à déclinement,
Par ta meschante et diverse constance;
Traicté je suis trop rigoureusement,
Dont je crie très douloureusement :
Souverain Dieu, prenez d'elle vengeance.

Languir me fais en ton loyal service,
Auquel jadis je ne perpétray vice,
Sans me donner aucun allégement;
Ton fait estoit, pour lors, assez propice,
Et ne tendoit à aucun avarice,
Combien que trop me fisses de tourment;
Ce néantmoins j'estoye bien autrement
Entretenu de la tienne substance;
Mourir me fait le tien cœur maintenant
Dont je crie cent fois journellement :
Souverain Dieu, prenez d'elle vengeance.

Je suis lyé piedz et mains d'un gros lacz,
Lequel me fait souvent crier hélas,
Faut il estre traicté si rudement?
Jamais n'auray aucun joyeux soulas;
Car d'endurer je suis desjà tant las
Que suis contraint faire déffinement
Ma vie blasme, car impatiemment,
Comme rempli de folle doléance,
Mourir je veux, puisque si durement
Traicter me veux, dont perd entendement.
Souverain Dieu, prenez d'elle vengeance.

Dame dure, je sçay certainement
Que quand seras au jour du jugement,
Tu porteras une grosse souffrance,
Pour ton malfait et principalement,

Car je crieray devant tous hautement :
Souverain Dieu, prenez d'elle vengeance.

A UNE DAME.

TRIOLETZ.

Accollez moy, plaisante brunette,
Plaisante brunette, accollez moy :
Autre chose je ne souhaitte ;
Accollez moy, plaisante brunette :
Je vous tiendray pour seur doucette,
Si de mon cœur chassez esmoy ;
Accollez moy, plaisante brunette,
Plaisante brunette, accollez moy.

D'UNE JEUNE FILLETTE QUI TENOIT PROPOS D'AMOURS AVEC UNE VIEILLE.

Une belle jeune espousée
Estoit une fois en devis
Avec une vieille rusée,
Qui luy dit : Dame, à vostre advis,
Les hommes sont-ilz si ravis
Quand ilz le font, et ont ils bien
Tant comme nous d'aise et de bien ?
Tant, mamie, respond la vieille,
La douceur qu'ils sentent est telle,
Que la nostre autre n'est que vent.
Je m'esbahis donc, dit la belle,
Qu'ils ne le font pas plus souvent !

ELEGIE D'UNE DAME, ENVOYÉE A L'AMANT DESLOYAL.

Amant, qui fus jadis de grand value,
Marguerite doulente, je te salue,
Et te rescrit, non de sa propre main,
Comme il convient à amant inhumain
Qui a si tost délaissé ses amours.
Premier me plains, pleure et fais mes clamours,
Pource qu'il m'est cler, patent et notoire,
Que vis de là, sans recors et mémoire,
De moy avoir, et que ta foy promise
Tu as ainsi rompue et à néant mise.

On dit souvent qu'un legier prometeur
Communément est fort hardi menteur;
Estime-tu estre renom ou fame
D'abandonner et délaisser ta femme,
Donnant ton cœur à une autre nouvelle ?

Estime-tu estre la façon belle
D'ainsi ruser une parfaite âmante ?

Hélas! je fus bien folle et bien amente,
Quand tant de roys me vindrent requérir
D'amour, hélas! bien en devois chérir
Un qui ne m'eust ainsi abandonnée;
Hélas! hélas! je suis de malheur née,
Et croy de vray que Vénus et son filz,
De tout malheur m'ont tendu retz et filz
Si que ne puis de tout mal me distraire.

Ha! Cupido, devois tu ton dart traire
Si asprement, et me navrer au cœur?
Ha! devois tu estre de moy vainqueur,
Usant vers moy ainsi de tes promesses?
Ha! parjure, tu prens fuite sans cesse
Dessus la mer. craignant que ne te suive;
Va, va, tout beau, n'ay peur que te poursuive.

Me devois tu laisser, pauvre belistre,
Pour mettre à fin et déprimer ton tiltre?
Te devois tu de moy tant absenter,
Pour tant d'hélas me faire deschanter?
Pensois tu point, en ce pays estrange,
Estre seigneur, ou duc, ou roy, ou ange?
Démophoon, comme en Ovide lis,
Fut le moyen que la belle Philis,
Impatienteen amour, se pendit,
Pource que foy promise ne rendit.

Ne crains tu point que ta longue demeure
Me soit cause qu'en désespoir je meure?
Je te pensois mon très parfait amant,
Et plus entier que le cler diamant;
Mais j'apperçois que me laisse au besoing,
Et n'a de moy aucune cure ou soing.
Ta foy promise est du vent abatue,
Et à servir une autre t'esvertue.
Ha! je perds temps, quérant ton amitié;
Car je cognois que tu es sans pitié,
Et que n'auray jamais de toy plaisir
Qui a voulu autre amye choisir;
J'avois vouloir plus au long te rescrire,
Mais le tourment qui à mort mon cœur tire,
Ne le permet. Pour fin, tu scez le lieu
Où je me tiens: si veux m'escrire, à Dieu.

De la doulente Marguerite,
Que tu avois pour toy eslite.

BALADE.

Par trop hanter en l'amoureux molin,
Maint est souvent réputé Jobelin.

Vous qui voulez ouvrer de laine,
N'allez pas trop à la houssoye.
Vous serez mis au bout d'alaine,
Mieux que celuy qui le bled soye,
Quand le mestier ne cognoissoye ;
L'once donnoye pour l'estrelin,
Toute ma force amoindrissoye
Par trop aller à son moulin.

J'accointay une chatelaine,
A laquelle moult je pensoye,
Comme Paris fist à Hélaine;
Mon temps avec elle passoye,
Assez flagcolloye et dansoye,
Sans retenir les sens Merlin,
Car à la fin point n'avisoye
Que trop alloye à son moulin.

Or vint vieillesse, la villeine,
Qui ne veut plus que joyeux soye;
Reffroidi suis sans pourcelaine
Du mestier dont ne me lassoye;
Trop bien en mon temps sortissoye
Ses jeunes cuisses d'aignelin ;
Mais j'ay cogneu qu'on vieillissoye
Par trop aller à son moulin.

ENVOY

Prince, jamais je ne cessoye,
Toute femme d'amour pressoye,
Tant que nommé fus Ambrelin;
Mais maintenant faut que je soye
Banny du jeu de la sausoye
Par trop aller à son moulin.

Soit qu'en amours on se vueille ranger,
Difficile est d'éviter tout danger.

BALADE.

De fortune, d'armes, d'amours,
Pour un plaisir mille doulours.

CELUI qui dit que tourmens sont amours,
Je ne l'estime estre prudent ou sage ;
Pour un plaisir qui dit mille doulours,
Au vray ne puis entendre tel passage ;
Car onc ne fus en l'amoureux servage,
Sans joye avoir ou plaisir à ma porte;
Toutesfois, bruit court et commun langage
Eschappé n'est qui les liens emporte.

Fortune m'a favorisé tousjours,
Sans encourir par elle aucun dommage,
Sans mal avoir, d'elle j'ay eu secours,
J'ay évité tout péril et orage ;
De tout ennuy j'ay banni mon courage
Par fortune. qui mon esprit conforte ;

Toutesfois, bruit court et commun langage,
Eschappé n'est qui les liens emporte.

Celuy qui suit la guerre nuit et jours,
Celuy qui suit des manoirs l'équipage,
Celuy qui sçait des assaux les fins tours,
En fin richesse en acquiert et bon gage :
Cela je sçay qui ay tout mon jeune aage
Suivi de Mars le train et la cohorte ;
Toutesfois, bruit court et commun langage,
Eschappé n'est qui les liens emporte.

Prince, sur mer j'ay fait maint grand voyage,
Sans nul péril en nef de toute sorte ;
Toutesfois, bruit court et commun langage,
Eschappé n'est qui les liens emporte.

HUITAIN.

Vous soyez la très bien venue,
Vers moy, très joyeuse nouvelle ;
Si vous l'avez quelque part veue,
Contez moy quelque chose d'elle ;
Si contre moy tient sa querelle,
Je la tiens pour mon ennemie.
Ha ! estimer ne la faut telle,
Certe, vous de qui est amie.

RONDEAU.

Possible n'est à un cœur se défendre
Contre deux yeux, sans mourir ou se rendre,
Quand pour aimer le viennent assaillir;
Le cœur est seul, et n'ose hors saillir :
Un contre deux ne peut grand force estendre.

Par ce moyen ne faut les coups attendre
En tels assaux, car un des deux surprendre,
Sans perdre sens ou sans espoir faillir,
Possible n'est.

Crainte souvent fait paoureux tressaillir,
Sans nul espoir et sans courage prendre :
Qu'il soit ainsi chacun le peut entendre,
Mais qu'un seul cœur puist deux yeux abolir,
Possible n'est.

HUITAIN DE L'AMANT A SA DAME.

Que gaignerez vous à ma mort,
Quel bien vous en peut il venir ?
En vérité, vous avez tort
De me laisser ainsi finir.
Dame, vueillez vous souvenir
Que je mettoye et corps et âme,
Pour vous, quoy qu'en peut advenir :
Plaise vous donc estre ma dame.

HUITAIN AUX HABITANS DE LA VILLE DE PÉRONNE.

Si pour avoir gouverné une armée,
Ou pour avoir chassé ses ennemis,
On acquéroit jamais grand' renommée,
Ou on estoit en dignité commis,
Vous qui n'avez, par vos labeurs, permis
Qu'aux Bourguignons fust livrée Peronne,
France vous doit tenir pour vrais amis
Et vous donner de noblesse couronne.

SIXAIN D'UN AMANT LANGUISSANT.

Par trop aymer me desplait toute chose,
Par trop aymer ma douleur dire n'ose,
Par trop aymer je pers boire et manger,
Par trop aymer je ne dors ne repose,
Par trop aymer à mourir me dispose,
Et si ne puis loing d'amours me renger.

QUATRAIN.

En bien faisant l'homme vit très joyeux,
Honneur le suit et bon renom le mène,
Son estat seur et sa vie très saine,
En prospérant toujours de mieux en mieux.

LES ADIEUX D'UN BON YVROGNE, QUI SE MOUROIT.

A Dieu, gourmans et gaudisseurs,
Je vois mourir pour voz péchez,
A Dieu, taverniers routisseurs,
A Dieu, gourmans et gaudisseurs,
A Dieu, de voirres fourbisseurs
Qui maints pots avez despeschez,
A Dieu, gourmans et gaudisseurs,
Je vois mourir pour voz péchez.

QUATRAIN DE L'AMANT LANGUISSANT A SA DAME.

Veux tu ton mal et le mien secourir?
Trouve moyen qu'un jour entre deux draps
Nous nous puissions embrasser à deux bras,
Et je suis seur qu'ainsi pourrons guérir.

JOYEUSE FACECIE D'UN MARY, QUI SE DOUTOIT DE SA FEMME.

D'un mary j'ay ouy conter
Qui un jour aux champs s'en alla,
Or, se doutoit du mesconter ;
Pourtant à sa femme séela

Le bas, craignant que Nicola
Ne la fourbist secrètement.
Mais qu'avait il pour ce cas là?
Elle ne s'en tint certainement.

Séelé l'avoit de son anneau,
En façon pieça esprouvée,
Où estoit d'un petit agneau,
Comme on dit, la teste gravée ;
Mais elle, grandement grevée,
Feit contrefaire le signet,
Et fut sa serrure levée,
Dont son cas n'en fut pas si net.

Or le sinet mal devisa,
Ou l'ouvrier mauvais la trahi.
Ou bien le séel il n'avisa,
Car un mouton il pourtrahy,
Duquel le bas lui recloy ;
Puis, quand le mary fut venu,
De son aigneau feit l'esbahi,
Qui estoit mouton devenu.

AUTRE FACECIE DE VIRGILLE, ET D'UNE DAME, LAQUELLE IL PENSOIT S'AMYE.

HUITAIN.

VIRGILE une fillette aima
A Rome, et comme femmes font,
Pour son amy le réclama,
Mais puis sceut que l'ayma mont,
Car, feignant le tirer amont,

Le pendit en une corbeille :
Le lendemain Romains voir vont
Ce cas en très grosse merveille.

Il s'en vengea honnestement,
Car il fit tant qu'on ne pouvoit
Trouver feu dans Rome nullement,
Si cercher on ne le venoit
Au cul de celle qui avoit
De luy aux Romains fait risée :
Ceste histoire à Rome l'on voit,
Au palais dit le Colisée.

RONDEAU A UNE BONNE DAME, QUI FAISOIT LA RENCHERIE.

Ha ! faites vous la renchérie ?
Dieu y ait part, puis devant hier,
Et pour monstrer vostre psaultier,
Voulez-vous que tant on vous prie ?
Par Dieu ! ce n'est que mocquerie
Du cœur, et faut que je m'en rie,
Qui est renchéry d'un quartier.
Ha !
Dea, je croy, par saincte Marie !
Que vostre père est savetier,
Et que vous aymez le mestier
Plus beaucoup que la broderie.
Ha !

COMPLAINTE EN FORME DE BALADE D'UN AMANT LANGUISSANT.

Seray je point d'aucun bien jouissant,
Par bien aimer mourray je languissant?
Et détenu en dueil et tristesse
En la fosse d'ennui tant desplaisant,
En l'abisme de souffrir très cuisant,
Au parfond puis d'angoisseuse destresse,
Viendrez vous point, ma dame et ma maistresse ?
Monstrez vous cœur de hautaine noblesse,
Réduisant vis et amoureuse face,
Joyeux regard et mondaine richesse,
Apport d'amours, haut rocher de liesse,
Rien plus ne quiers fors amoureuse grace.

Je n'ay arrest, je n'ay en moy repos,
Je vois, je viens, je suis à tout propos,
Un jour joyeux, et l'autre en desplaisance :
Ha ! Cupido, que tu as de supostz !
Tel que je suis, je t'escris joyeux mots,
Gracieux dits, pour avoir allégeance,
En conduite de parfaicte espérance,
Pour acquérir enfin joye et plaisance,
Je m'enhardis venir en ceste place :
Ou estes vous, ma douce esjoissance ;
Monstrez qu'avez de me guérir puissance,
Rien plus ne quiers fors amoureuse grace.

Grace amoureuse, hélas ! me fait veiller,
Toute la nuit ne fais que sommeiller,
Mon œil ne dort, mon cœur ne se repose ;
En brief souci me convient travailler.

Sans que quelqu'un me vienne conseiller
Par quel moyen je puisse trouver chose
Qui m'allégeast, car soucy me compose
Regret au cœur, puis dessus moy se pose
Mortel danger qui tout plaisir efface.
Fleur de douceur, très amoureuse rose,
Vostre beauté soit dessus moy desclose,
Rien plus ne quiers fors amoureuse grace.
Dame d'honneur, mettez moy en la voye,
Que ne trouve de malheur la fallace;
Voyez mon cœur, et qu'amour le pourvoye,
Rien plus ne quiers fors amoureuse grace.

TRIOLET A UNE DAME.

Le premier coup que je te tins,
Tu fus mon amour principalle :
Alors tu avois durs tetins,
Le premier coup que je te tins ;
Mais puis follement t'entretins,
On le voit à ce qu'es si pale,
Le premier coup que je te tins,
Tu fus mon amour principalle.

AUTRE TRIOLET EN DIALOGUE.

Dame, laissez votre huis ouvert.
Pourquoy? A fin qu'à descouvert
Vous trouve au lict sans couverture :
S'il pleut, nous serons à couvert,

Dame, laissez vostre huis ouvert.
J'aymeroie mieux quoy sur le vert
Cercher quelque bonne adventure.
Dame, laissez vostre huis ouvert.
Pourquoy ? A fin qu'à descouvert
Vous trouve au lict sans couverture.

BALADE.

Maintenir faut, soit hyver ou esté,
Joyeuse vie et nette povreté.

Je suis tousjours de cœur gay et joyeux,
Mercy, mon Dieu, de rien il ne m'ennuye;
De mon vivant je ne fus envieux
D'avoir thrésor et si n'en ay envie;
Il me suffit d'avoir au jour la vie,
Et sans vouloir à tel estat venir,
Si qu'il m'en puist à la fin mesvenir ;
Pour ce de long temps j'eus en volonté
De tousjours mais en mes jours maintenir
Joyeuse vie et nette povreté.

Car si j'esteye ardant ou curieux
D'avoir grand bien, ce me seroit folie,
Considéré que j'apperçoy que ceux
Qui plus en ont n'ont que mélancolie;
Un jour advient qu'en un boys on les lie,
Là plusieurs maux on leur voit advenir,
Et bien souvent faut la mort soustenir.
Donc, quand j'ay tout rabatu et conté,
Il vaut trop mieux moins avoir, et tenir
Joyeuse vie et nette povreté.

Et pour ce fait je me tiens des heureux,
Quand ces deux points je tiens de ma partie ;
Car sur le mien n'ont envie envieux,
Je vois par tout, et fais chère haictie :
Je n'ay point peur qu'on me prenne ou chastie,
Pour mon avoir attraper ou saisir.
Si prie à Dieu que je puisse gésir
En cet estat, tant hiver comme esté,
Et que mener je puisse à son plaisir
Joyeuse vie et nette povreté.

ENVOY.

Prince puissant, il me peut souvenir,
Que j'ay ouy par tout où j'ay esté
Priser celuy qui bien sçait maintenir
Joyeuse vie et nette povreté.

BALADE DE L'ENFANT SANS SOUCY.

Fy des avaricieux et chiches!
Tousjours joyeux et jamais riche

Si aucuns ont argent, bleds, lards,
On n'a pourtant d'eux bonne chère ;
Je tiens ceux là pour papelars
Et si deprise leur manière.
Arrière, mélancolieux,
Laissez esbattre les joyeux ;
A ceux là mon amour je fische :
Je seray, si je hante entre eux,
Tousjours joyeux et jamais riche.

Vous qui cognoissez les esquars,
N'approchez devant ne derrière,
Compagnons vivant sur ce cars
Et ceux qui sont de leur bannière,
Entre mignons sont trop honteux ;
Mais quand ilz sont à part entre eux,
Je croy que d'eux n'y a un chiche,
Mieux leur seroït d'estre amoureux,
Tousjours bien aise et jamais riche.

A faire escors tousjours gaillards,
Quand chascun n'a bource legière,
Ceux qui n'ont doubles ne liards,
Vont pateliner la tavernière,
En disant, par mots gracieux :
De vous payer serons soigneux,
Chascun de nous a vigne en frische;
Puis un me dit : Tu es un gueux,
Toujours bien aise et jamais riche.

ENVOY.

Prince, ces avaricieux
Ne valent pas tous une miche;
Quand à moy, je ne suis d'iceux
Et aime mieux gaigner les cieux,
Tousjours bien aise et jamais riche.

BALADE.

Folles femmes, ainsi les faut nommer,
Sans grand profit ne permettent s'armer.

Un jour près d'une dame estoye
A qui dis, par bel entregent,
Que son amour je regretoye,
Et elle dit : Ça ! de l'argent
Devant le coup, ou indigent
Serez de l'amoureuse chère.
Et je respond, par mot urgent :
Dame, ce n'est point la manière

Sire, respond, si j'attendoye
Au départir avoir payement,
Vostre vouloir accompliroye
Du premier coup tant seulement.
A donc l'accollai doucement ;
Mais elle dit : Tirez arrière,
Et je luy respond bresvement :
Dame, ce n'est point la manière.

Au départir dit en grand joye :
Que beau estoit l'esbatement !
Si j'avois planté de monnoye,
Vers vous viendroy journellement ;
Or elle n'oublia nullement
Dire : Payez moy sans prière,
Et je luy respond bresvement :
Dame, ce n'est point la manière,

Celle qui coustumièrement
Demande argent premièrement
Qu'on ait heurté à sa banière,

On luy doit dire franchement :
Dame, ce n'est point la manière.

BALADE.

Ce seroit très belle adventure
D'avoir des désirs de nature.

Plusieurs gallans demandent bénéfices,
Grand dignité et grand honneur avoir ;
Gens de la court ne demandent qu'offices
Dont on reçoit argent et grand sçavoir,
Tous les sept ars et la théologie ;
Mais je ne quiers richesse ne clergie,
Fors que Venus, Juno, Cérès, Bacchus
Me donnassent, par nature obeigie,
Vit de vingt ans et tousjours dix escus.

Je ne quiers pas jouster outre les lices,
Rompre les bois, ne me faire valoir,
Mais triompher entre les plus faictices,
Corps contre corps, par amoureux vouloir;
Car d'autre chose il ne m'en peut chaloir.
Considéré que j'ay chaleur et vie,
Pour ce m'avoir les dames ont envie
Pour faire rondz les trous qui font coqus:
Bien appartient pour dame estre servie
Vit de vingt ans et tousjours dix escus.

Je seroye le plus riche des riches,
Si dix escus toujours pouvoye avoir ;
Sans amoindrir, j'auroy vins et espices
Et tout le bien qu'un corps peut recevoir ;

Puis l'autre point qui feroit son devoir,
M'avanceroit à trouver belle amie;
Mais vieillesse, qui est mon ennemye
Et qui submet membres, puissance et culz,
M'a tellement changé, que je n'ay mie
Vit de vingt ans et tousjours dix escus.

Prince, je suis plain de mélancolie
De ma force, qui est tant amolie,
Et qu'argent faut dont maints gueux sont vaincus.
Mais je désire, ou soit sens ou folie,
Vit de vingt ans et toujours dix escus

HUITAIN.

Le trop gratter cuit,
Plaisir en fin nuit.

Socrates, quand sa jambe enflée
Par les fers et les ceps grattoit,
Il l'eust volontiers cifflée,
Car le grater fort luy haitoit ;
En prenant celle aise il rioit,
Disant : Telle est joye mondaine,
Car, posé que douce elle soit,
La fin est souvent de dueil plaine.

HUITAIN A UNE DAME.

Premier que je fusse amoureux
De vous, j'estoye gros et en point;
Mais maintenant suis langoureux,
De nuit je ne repose point ;
Je ne sçay quelle mouche me point,
Si ce n'est ne amour, ma maistresse,
Restressir me faut mon pourpoint,
Car pour vous je vis en destresse.

EPISTRE D'UN AMANT A SA DAME.

SUPERSCRIPTION.

Epistre triste et douloureuse
De l'amant triste et douloureux,
Va saluer sa rigoureuse,
Non pas par moyen rigoureux.

Plus grand thrésor je ne voudroye au monde
Que dame avoir qui n'eust en rien seconde,
Ou quelle fut souveraine en pitié,
En démonstrant à son serf amitié :
Relique n'est ne si précieux basme
De tel valeur que d'avoir telle dame ;
Une telle est de douceur l'outrepasse,
Telle de sens toutes les autres passe,
Telle princesse en maintien n'a pareille,

A faire bien, tel à nous s'appareille,
Auprès de telle chacun quiert gésir,
Telle servir un chacun prent plaisir.

Si vous avez pourtant vouloir bien faire !
A votre serf, il faut haster l'affaire,
Afin que plus ne soit si languissant,
Ou autrement de vie s'en va yssant :
Peu vaut après qu'on ne peut plus manger
Metz savoureux ou dolent arranger.

Las ! je vous ay si longuement servie,
Et si n'avez me faire bien envie :
Il ne vous chaut de moy, je le voy bien,
Vous cognoissez qu'il m'a cousté du mien;
Ce nonobstant (très honnorée princesse),
Vous me laissez languir en grand' tristesse;
Vous me laissez endurer froit et chaut,
Et de mon cas nullement ne vous chaut.

Me dois je point de vous loing absenter,
Qui ne cessez jamais me tourmenter?
Vous dois je honneur ainsi qu'à ma princesse,
Quand vostre amour me grever ne prent cesse
Vous dois je avoir en révérence et guide,
Quand ne voulez que ce malheur vuide ?
Des mois y a, voire des ans bien seize,
Que je ne fus un seul jour à mon aise,
Et tout pour vous ainsi le faut entendre.

Il ne me faut à quelque esbat prétendre,
Permis ne m'est un jour de la semaine
Le reposer, car toujours me pourmaine
En grand travail, sans espoir que me cesse
L'ennuy, le deuil, le mal et la détresse.

Tout jeu me fuit auquel me soulassoye,
Et où mon temps journellement passoye;
Esbatz me sont pleurs, plaints et larmes d'œil,
Par tel moyen que tout soulas me dueil
Tout mal, tout gref avecque moy s'assemble,
Par tel parti que mieux mort que vif semble,
Et s'il convient qu'en cest estat demeure
Encore un mois, il faudra que je meure;
Mais si un jour en mon cœur concevoye
Que voulsissiez ensuyvre une autre voye
En estimant, non pas comme estrangé,
Mais vostre amant trop mieux seroit rangé
Que n'ay esté en vostre doux service,
Je me tiendroye où ne trouveriez vice,
Ains plus tost bien vouloir et amitié.

Dame, ayez donc de vostre amant pitié,
Lequel combien que digne ne soit pas
D'avoir de vous quelque amoureux repas
Ou d'approcher de vostre vraye noblesse,
Toutesfois tend vous servir pour maistresse,
Qui estes mise en honneur au degré
A vous bien deu, faites à vostre gré
De moy, ma dame, et ostez de soucy
Le povre amant languissant sans mercy.

Je pry le Créateur du monde
Que soit sa bonne volonté,
Vous entretenir pure et monde
Tant que vivrez, et en santé.

RONDEAU A UNE DAME.

SUPERSCRIPTION.

De celuy qui de cœur et d'âme
Vous veut servir comme sa dame.

Humble, courtoise et belle et bonne,
Sage, simple, de beau maintien,
Douce, plaisante, plaine de bien,
Un chascun ce renom vous donne,
Quand est de moy, je m'abandonne
A vous, et ne seray plus mien.
Faictes de ma povre personne
A vostre vueil, car il n'est rien,
Que mon cœur voulsist avoir sien,
Si ce n'estes vous, ma mignonne
Humble courtoise.

AUTRE A LA DICTE DAME.

Qui vostre grand' beauté verroit
Et pour dame ne vous prendroit,
Je ne puis croire n'estimer
Qu'il eust jamais vouloir d'aymer,
Ou de ses sens privé seroit.
A mon advis on le devroit
(Je dis celuy qui s'en tiendroit)
Homme transi ou mort nommer

Qui votre grand' beauté verroit
Et pour dame ne vous prendroit.

Mon cœur tenir ne s'en pourroit,
Et aussi il ne le voudroit,
Je le vous puis bien affirmer :
Il ne me faudra ja armer
Contre envieux qui le seroit
Qui votre grand' beauté verroit.

L'AMANT LANGUISSANT A SA DAME.

Je vous fais supplication,
Humblement et à joinctes mains,
Que vous ayez affection
D'escouter mes pleurs et mes plaints ;
En vérité, j'en suis si plains
Que transi suis et gref malade :
Si brefvement ne sont estains,
Jamais je ne feray balade.

JOYEUSE APOLOGIE DE MARTIN COLLET SOLICITEUR.

Un jour passé, ainsi que mon voisin
Alloit aux champs se galer pour rire,
Il rencontra un muguet limosin,
Martin Collet, vous cognoissez le sire,

Qui le retint, commençant à luy dire :
Je vous supplie de bon cœur, que vous maine
En un logis o ùmon petit cœur tire,
Et vous verrez ma belle amie Germaine.

En ce logis, la fillette y estoit,
Qui apperceut ce mignon au visage ;
Le regardant, elle vit qu'il petoit,
Dont pour certain ne l'estima pas sage,
Et qu'il n'estoit pour donner au fillage
Qu'un petit blanc, parquoy devant la main
Luy fist laisser un teston en ostage,
Dont bien peneux il fut le lendemain.

Ce nonobstant au logis retourna
Pour veoir le trot de ceste hacquenée;
Trois soulz avec le teston luy donna,
Pour luy avoir houssé la cheminée.
Le petit chien toute la matinée
Faisait le guet derrière l'huis, à fin
Qu'on ne trouvast sa maistresse enconnée :
Jamais ne fust un tel chien ne plus fin.

La fillette visitoit bien souvent,
Ainsi qu'il dit, et que rien ny faisoit,
Mais pour trois coups il luy mist si avant,
Que la dame doucement luy disoit :
Amy, tout beau, si l'instrument brisoit,
Que diroit on ? Je seroye affolée.
Voylà comment le gantier reposoit
Entre les bras de cette vérolée.

Tant que la teste c'elle avoit beaux cheveux,
Pleins de lentes et de gros morpions,
Fort chacieuse avec le nez mourveux,
A boire vin, maistrese des pions ,

Plus vilaine que cent escorpions
Estoit par tout et devant et derrière ;
Mais pour sçavoir le tour des cropions,
Jamais n'en fut une meilleure ouvrière.

En ceste ville il n'a perdu son temps,
Il a trouvé fort bonne marchandise,
Et peut aller en la ville et aux champs
Vendre, achepter, quoy que le marchant dise,
Il a tant eu du vent de la chemise,
Qu'il est ravy en ses belles amours :
Nous prierons Dieu que bien tost se ravise
Qu'il ne s'en sente en la fin de ses jours.

Priez donc tous pour le solliciteur
Qui a si bien le procès défendu ;
Que Dieu luy doint l'office de citeur,
Car il est bien expert et entendu,
Vous le verrez, j'entends s'il n'est pendu
Avant un an, si bien jouer son rolle,
Qu'il deviendra tout galleux morfondu,
Garny de chancre et de grosse vérolle.

EN ATTENDANT.

FACÉTIE D'UNE FEMME ADULTÈRE

QUI FIT COUCHER SON MARY AU COLOMBIER, CE PENDANT QU'ELLE S'ESBATOIT AVEC SON AMY.

Un sot nigaut, povre berger,
Tenoit aux champs, pour soy loger,
Une maison d'un gentil'homme,
Auquel devoit d'argent grand somme,
Et n'osoit aller entre gens,

Souvent y envoyoit sergentz,
Pour l'adjourner ou prendre au corps
Mais tous les jours alloit dehors,
Dont sa femme malicieuse
Triste n'estoit, mais fort joyeuse.

Ce pauvre sot coucheoit aux champs,
Et ce pendant prenoit bon temps
Sa femme avecque son amy ;
Bref, elle n'avoit autre ennemy
Que ce berger qui par fortune
Vint au logis de cent nuitz une
Pour reposer avec sa femme.

Malheureux, dit elle, et infâme,
Que viens tu cy maintenant faire?
Penses tu point à ton affaire
N'à tes debtes? Je prie à Dieu
Que quand sortiras de ce lieu,
Tu puisse aller droit en prison.

Sergens t'ont quis par la maison,
Par les greniers et haut et bas ;
Ce sont pour moi pauvres esbatz
Qu'on vient ainsi par tout cercher :
Pour Dieu ! allez vous en cacher.

Las ! m'amye, conseillez moy,
Et m'ostez hors de tel esmoy ;
Conseillez un pauvre martir
Qui ne sauroit du mal sortir
Sinon par vostre bon conseil;
Las! aydez moy pour le pareil.

La femme, à mal prompte et habille,
Qui aymoit le jeu de la bille
De son amy mieux que de luy.

Montez au coulombier, puis l'huys,
Dit-elle, sur vous fermeray,
Et puis l'eschelle j'osteray,
A fin qu'il n'y puist entrer ame.

Le sot respond : Vous estes femme
De bon esprit et bon sçavoir :
A mon cas vueillez tost pourveoir.

Mary, je vous puis affermer
Que mettray peine à bien fermer
L'huis à la clef et la fenestre :
Le cas n'eut garde de cognoistre.

Ainsi le pauvre sot Jean Serre
Au coulombier fut mis en serre,
Où endura très-grand froidure,
Couché dessus terre en l'ordure,
Reputé comme un malheureux ;
Si vont coucher lors l'amoureux
Et elle ensemble à leur plaisir,
Et le mary en desplaisir
Comptoit les heures morfondu
Plus peneux qu'un moine tondu.

CHANSON DE L'AMANT LANGUISSANT.

Si vous n'avez, madame, autre vouloir
D'avoir pitié de mon povre martyre,
Il ne m'est plus besoing chanter ne rire
Pour le tourment lequel me fait douloir :

Je n'ay plus cœur, puissance ne pouvoir
Que à tel mal et douleur peut suffire ;
La mort mordant dedans ses lacz m'atire
S'il ne vous plaist à mon cas tost pourveoir.

Si je pouvoye un jour appercevoir
Vostre courage, et me voulsissiez dire
Quelque bon mot qui peut chasser tel yre,
Je ne voudroye autre santé avoir ;
Mais demandant chose que recevoir
Impossible est, perd mon temps vous l'escrire,
Puis je vois bien qu'il faut que plus empire,
Quand nul que vous me guerir n'a pouvoir.

L'AMANT DISANT ADIEU A SA DAME.

Adieu, ma dame souveraine,
Adieu, ma dame de tout bien pleine,
Adieu, ma dame et ma maistresse,
Adieu, fleur de douceur humaine
Sur toute loyalle et certaine ;
Adieu, ma parfaicte liesse,
Adieu, mon trésor, ma richesse,
Adieu, ma joyeuse plaisance,
Adieu, ma dame et ma princesse,
Adieu, la plus belle de France.

CHAPELLET A UNE DAME.

MA douce amour, ma joye souveraine,
Parlez à moy de bouche ou par escrit,
Considerez que pour vous suis en peine ;
Ma douce amour, ma joye souveraine,
Ayez pitié de ma nature humaine,
Esjouyssant un bien peu mon esprit.
Ma douce amour, etc.

Laissez mon cœur dedans vostre fontaine
Se rafreschir, sans en estre prescrit.
Ma douce amour, etc.
En luy donnant médecine certaine,
Ma douce amour, etc.

Et délaissant toute rancune et haine,
A fin que soye entre voz serfs inscrit.
Ma douce amour, ma joye souveraine,
Parlez à moy de bouche ou par escrit.

FATRAS.

ON doit le fer batre
Tandis qu'il est chaut,
On doit le fer batre
Sans plante debatre,
Regarder ny faut ;
Quant vient à combatre
On le doit abattre

Du premier assaut,
Puis faire le saut
Deux fois, trois ou quatre,
L'eslever en haut,
On doit le fer batre.
Tandis qu'il est chaut.

Tandis qu'il est chaut
On doit le fer batre,
Tandis qu'il est chaut,
Beuvons à Michaut
De ce vin esclatre,
Et puis de plain saut
Irons veoir Michaut,
Pour nous y esbatre,
S'elle veut combattre,
Ne prenons point latre :
On doit le fer batre
Tandis qu'il est chaut.

BALADE.

Quoy que sur richesse on se fonde,
On n'a que sa vie en ce monde.

Un jour concludz tout à part moy
D'user mon temps joyeusement,
Car tristesse, dueil et esmoy
Font vivre un homme povrement;
Bon est de vivre plaisamment,
Ne faire rien qu'on n'en responde,
Car à vous dire vrayement
On n'a que sa vie en ce monde.

Sont ce point gens de grand desroy
Et de très-grand abusement,
Qui ont richesse plus qu'un roy,
Et vivent si escarcement ?
Il ne leur suffit nullement,
Ains veulent que tout leur abonde;
Mais à vous dire vrayement,
On n'a que sa vie en ce monde.

Il vaudroit mieux, en bonne foy,
Qu'ilz en donnassent largement ;
Pour l'honneur de Dieu toutesfoy,
Ce faire on ne voit nullement :
Ilz aiment mieux journellement
Tenir aux riches table ronde,
Sans estimer aucunement
Qu'on n'a que sa vie en ce monde.

Prince, évitons tous damnement
Et d'enfer la fosse parfonde,
En servant Dieu dévotement.
On n'a que sa vie en ce monde.

EPISTRE D'UNE DAME A SON AMY.

SUPERSCRIPTION.

Lettres, allez vers mon amy,
Sans séjourner jour ne demy.

Mon amy, je vous faitz requeste
Qui est, je croy, assez honneste,
Que vous veniez par devers moy,

S'il vous plaist, n'attendant un moy,
Car j'ay de vous très-grand besoing.
Si vous prenez pour moy ce soing,
J'en seray à vous plus tenue :
Pour présent, je suis détenue
De vostre amour si asprement,
Que ne me cognois nullement.

Je vous di de vray, par mon âme,
Car par deça je ne treuve âme
Qui me puist reconfort donner ;
Amy, veuillez moy pardonner,
Si je vous mande privément
Donner pouvez allégement.
A celle qui en a affaire.
Vueillez donc diligence faire :
On doit (comme on dit) le fer batre
Quand il est chaut sans tant debatre.
Ne m'escrivez ne loing ne pres,
Mais je vous prie, venez expres ;
Vous sçavez de long temps le lieu
Où je me tiens : venez. A Dieu.

BALADE.

Puis qu'on ne peut d'une jouyr
Ailleurs se convient esjouyr.

Je me complains d'amour et de ma dame,
De mes deux yeux dont j'ay eu sa beauté,
Je me complains d'une cruelle femme
Qui contre moy a conseil enhorté,
Dont j'ay desjà tant de maux supporté
Qu'il me convient par deffaute de joye

Dont je ne puis estre reconforté,
Celle oublier que tant aimer souloye.

Car si pitié son très-doux cœur n'entame
Pour me donner de mes tourmens santé,
Il me faudra mourir comme un infâme
Et comme cil qui n'est de nul hanté.
Chacun dira : Las ! c'est grand meschanceté
D'avoir chassé l'amant de bonne voye !
Parquoy me faut en grand perplexité
Celle oublier que tant aymer souloye.

Si je le faitz, je vous jure mon âme
Que ce sera par grand nécessité ;
Je pry donc Dieu, qu'entendez bien la game,
A celle fin qu'il ne soit récité
Que n'ay esté à vous aimer cité,
Et qu'à présent convienne que je soye
Banny d'amours et du tout incité
Celle laisser que tant aymer souloye.

ENVOY.

Prince ! puis qu'en prospérité
Ne peux recouvrer bien ne joye,
Il me convient, en vérité,
Celle laisser qu'aymer souloye.

DIZAIN EN TRIOLET.

Porter convient semblans divers,
User de motz doux et couvers,
Pour parvenir à son attainte,

Pour donner un coup de travers,
Porter convient semblans divers
Pour faire cheoir dame à renvers.
Je vous dy, sans nulle contrainte,
Porter convient semblans divers,
User de mots doux et couvers,
Pour parvenir à son attainte.

SIZAIN A UNE DAME.

A JOINTES maintes je vous réclame
Que j'aye d'amour une dragme,
Monstrant se m'aimez ou hayez;
Si onques eustes mercy dame,
Mon bien, m'amour, ma bonne dame,
De vostre amant mercy ayez.

RONDEAU DE QUATRE VERS.

AMY, permetz que l'on te boute,
Si tu vois rien, ferme tes yeux;
Tien toi de rire pour le mieux;
S'on t'appelle, dis que n'oys goute;
S'on te dit mot, tais toy, escoute
Plus tost les jeunes que les vieux.
Amy, permets que l'on te boute;
Si tu vois rien, ferme tes yeux;
De dire à monsieur que c'est goute;
Ne soye pas si glorieux,

Car ce n'est le plaisir des dieux
Que chascun mange blanche crouste.
Amy, permets que l'on te boute,
Si tu vois rien, ferme tes yeux.

BALADE.

S'il y a vouloir entre bons amis,
Il ne peut chaloir de tous ennemis.

Madame, vous sçavez l'affaire
Pour laquelle à vous je me rend;
Vostre grâce m'est nécessaire,
Car en vous ma santé je prend :
A autre bien je ne prétend
Qu'en vous avoir mon doux resort,
N'à autre dame je ne tend,
Si vous et moy sommes d'accord.

La beauté de vostre viaire,
Vostre maintien, qui est tant gent;
Vostre regard tant débonnaire,
Vostre parler, vostre entregent
Mon cœur détiennent indigent.
De vostre amour tout mon confort;
Recouvrer la puis sans argent,
Si vous et moy sommes d'accord.

Faux médisans de vil affaire,
Sur nous ont esmolu la dent;
De ce ne vous veuille desplaire,
Leur cas est par trop évident :
Ce serait un grand accident
Si entre nous mettoyent discord;

Penser ne faut au précédent,
Si vous et moy sommes d'accord.

ENVOI.

Noble princesse à qui je rend
Honneur, pour avoir reconfort,
Des amoureux tiendrons le renc,
Si vous et moy sommes d'accord.

BALADE.

Quoy qu'on ayt maux en abondance,
Vivre convient en espérance.

Combien qu'on me face de maux
Et qu'on me pince, et coupe et taille,
Qu'on me robe vaches et veaux,
De tous costes, d'estoc, de taille,
Ou qu'on me bate et bled et paille,
Et face plusieurs griefs à tort,
Au fort aller, vaille que vaille,
Je vivray jusques à la mort.

Supposé que j'ay mains travaux,
Et que je n'ay denier ne maille,
Si faut-il, par monts et par vaux,
Trouver argent, comme qu'il aille,
Ou sur mon dos on frape, on maille,
Sans en faire quelque déport,
De tout cela point ne vous chaille,
Je vivray jusques à la mort.

Croyez qu'on me fait maints assauts,
Avant que je paye ma taille;
On me prend brebis et chevaux,
Et tout bien, si j'en ay qui vaille,
Tant qu'il n'y a œuf ni escaille
Qui ne soit ravi; mais au fort,
Soit en France, ou en Cornouaille,
Je vivray jusques à la mort.

ENVOY.

Prince, si je vois en bataille,
Et on n'y peut trouver accord,
Si on ne m'y découppe et taille,
Je vivray jusques à la mort.

L'ENFANT SANS SOUCY, ET SES SUBJETZ.

TRIOLET.

Contentez vous joyeusement,
Tant que vous serez en jeunesse.
Vous mourrez ne sçavez comment :
Contentez vous joyeusement,
Maintenez voz jours plaisamment,
Et ne vous chaille de vieillesse.
Contentez vous joyeusement,
Tant que vous serez en jeunesse.

AUTRE.

Qui ne vit en joyeuseté
Tant que sa jeunesse lui dure,
Vivre ne doit hyver n'esté.
Qui ne vit en joyeuseté,
Dommage n'est si povreté
En fin de ses jours il endure
Qui ne vit en joyeuseté,
Tant que sa jeunesse luy dure.

Le languissant requiert bénignement
Que de son mal il ayt allégement.

Qu'ay-je mesfait vers vous, dame de pris,
Que refusé m'avez si asprement?
Si j'ay meffait envers vous ou mespris,
Dittes le moy, je vous prie, humblement:
Le malheureux a fait très méchamment,
Quand il vous a me laisser enhorté,
Pardonnez-moi sans faire détriment,
Et je seray de mon mal conforté.

Vostre beauté a tant mon cœur épris
De vous aimer, noble dame au corps gent,
Vostre douceur m'a tellement surpris,
Que de tous biens suis sans vous indigent;
Si d'aimer j'ay esté négligent,
De vostre amour ne me suis déporté,
Donnez moy donc vostre cœur sans argent,
Et je seray de mon mal conforté.

Fleur de noblesse qui avez los et pris,
De tous honneur, donnez allégement
A vostre amant, fort attainct et espris
De vostre amour, qui languist durement,
Traité m'avez tousjours joyeusement,
Et plus qu'autres ay esté supporté.
Octroyez moy votre amour doucement,
Et je seray de mon mal conforté.

Prince amoureux, priez très humblement
Celle pour qui j'endure tel tourment
Qu'elle voye l'amant desconforté,
En luy donnant de ses biens largement
Et je seray de mon mal conforté.

L'amant qui a choisi dame jolye,
Ce n'est raison que jamais il l'oublie.

A vous très exquise pucelle,
Du bas du cœur salut vous mande,
Amours d'amours la belle ancelle,
Très humblement me recommande :
S'il y a delais ne amande,
Faites envers moy ce seul bien,
S'il vous plaist que tost je l'amande,
Vostre suis, et vostre me tien.

Vous estes celle en qui j'ai mis,
Tout mon esprit et ma liesse,
A vous pieça me suis submis,
Ma seule dame et ma maistresse :
En vous ay prise mon adresse,
Pour l'amour de vostre maintien.
Tout malheur pour vous me délaisse,
Vostre suis, et vostre me tien.

En vous, dame de bon heur née,
Ay transmis toute ma plaisance;
Vous estes la mieux fortunée
Que nulle dame à ma semblance;
En vous est toute mon espérance,
Sans jamais en douter en rien,
En ayant bonne suffisance,
Vostre suis, et vostre me tien.

ENVOY.

Princesse, ne m'oubliez mie,
Car de longtemps et ancien,
Comme à ma très loyale amie,
Vostre suis, et vostre me tien.

TRIOLET.

Jeunesse, amour, folle plaisance,
Font maints et maintes desvoyer,
Et font vivre sans ordonnance.
Jeunesse, amour, folle plaisance,
Les sages y perdent cognoissance,
Leurs sens y savent arroyer.
Jeunesse, amour, folle plaisance,
Font maints et maintes desvoyer.

Tous hommes sont d'un tel courage.
Qu'en fol desir ils sont entez,
Et ne leur chaut qui ait dommage.
Tous hommes sont d'un tel courage,
Qu'ils n'ont soucy de leur mesnage,
Mais qu'ils facent leurs volentez;
Tous hommes sont d'un tel courage,
Qu'en fol désir ils sont entez.

BALADE.

Tout mal souvent vient un amant saisir,
Quand en amour il a trop grand désir.

Joyeux je suis sans avoir nul plaisir,
Sain suis blessé, voire à mortelle outrance,
En désespoir il me convient gésir,
Insensé suis sans nulle cognoissance,
Aveuglé suis, je perd toute puissance,
Soulas je n'ay qui mon mal reconforte :
Je perd mon bien, mon corps et ma chevance,
Pour vous aymer, j'ay douleur aspre et forte

J'attens la mort qui me vienne saisir,
Peine et travail je souffre en abondance,
Je n'ay nul bien, ne d'en avoir désir,
Banni je suis au bois de desplaisance,
Mettre ne puis mes maux en oubliance,
J'ay des regrets un millier à ma porte :
Je perds mon sens et n'ay en nul fiance,
Pour vous aymer, j'ay douleur aspre et forte.

Seule entre cent vous ay voulu choisir,
Pour vous aymer plus que fille de France;
Mais pour le bien me rendez desplaisir ;
Hélas! hélas! c'est povre récompense,
En gros ennuit je perd toute espérance.
Tourmenté suis voire en estrange sorte :
Triste et pensif, j'ay perdu contenance,
Pour vous aymer, j'ay douleur aspre et forte.

Dame, souffrez qu'à vous j'aye accointance,
Et si faisons entre nous alliance,
Ou autrement ma joye est pis que morte,
Mourir ne puis, dont je perd patience :
Santé n'y a en art ny en science.
Pour vous aymer, j'ay douleur aspre et forte.

TRIOLET A UNE VIEILLE.

Pour avec toy coucher la nuit,
Quatre testons tu me demande;
Tant t'achepter ne veux ennuit
Pour avec toy coucher la nuit ;
J'ayme mieux n'avoir tel déduit
Et t'en donner six pour l'amende,
Pour avec toy coucher la nuit,
Quatre testons tu me demande.

INSTRUCTION A UN AMANT.

TRIOLET.

Qui veut aymer il cherche amie
Jeune, plaisante et joliette,
De jeux d'amours non endormie ;
Qui veut aimer il cherche amie,
Soit qu'elle ait nom Claude ou Remie,
Ou qu'elle soit blanche ou brunette;
Qui veut aimer il cherche amie,
Jeune, plaisante et joliette.

A UNE DAME SUSPECTIONNEUSE.

Ilz ont menty, les meschans rapporteurs,
De controuver que j'ay de vous mal dit;
Ne croyez point un tas de tels flateurs :
Ilz ont menty !
Quels gens sont ce ? De fables inventeurs,
Auxquels nulli n'a ne foy ne crédit;
Ilz ont menty, les meschans rapporteurs,
De controuver que j'ay de vous mal dit.

L'AMANT LANGUISSANT A SA DAME.

Devant mes jours, las! il me faut mourir,
En grand douleur et très dure destresse;
Par ton amour qui m'est venu saisir,
Devant mes jours, las! il me faut mourir.
Si ne me viens en malheur secourir,
En voye suis d'avoir langueur sans cesse,
Devant mes jours, las! il me faut mourir
En grand douleur et très dure destresse.

REQUESTE A UNE DAME.

Mon bien, m'amour, ma souveraine joye,
Long temps y a que détenez mon cœur,
Loing de tous biens et d'amoureuse voye,
A grand tourment et à grosse rigueur :

Homme sans cœur ne peut avoir vigueur,
Car tout ennuy et tout mal le guerroye,
Rendez le moy donc, qui l'avez, mon cœur,
Mon bien, m'amour, ma souveraine joye.

TRIOLET.

Aussi bien aux folz comme aux sages,
On le voit souvent advenir,
Que d'amours sont folz les passages,
Aussi bien aux folz comme aux sages,
Car les regards et les messages
Font amans aller et venir;
Aussi bien aux folz comme aux sages,
On le voit souvent advenir.

QUATRAINS DE L'AMANT A SA DAME.

Vous mocquez vous, plaisant' brunette,
Vous mocquez vous, ma douce amie
Me voulez vous estre ennemie,
Qui fustes jadis tant doucette?

Promis m'avez, dont je suis très content,
Qu'allégement donriez à ma destresse,
Hastez vous donc tenir vostre promesse :
Trop ennuye qui longuement attend.

Une chose est que fort je doute,
Quand santé me voudrez donner,
Qu'il y faille tout habandonner,
Trop tard est quand on n'y voit goutte.

Homme n'y a qui souffre tels douleurs ;
Comme je fais pour vous sans nul cesse,
Si bref secours je n'ay, je me confesse,
Car à la mort me chassent tous malheurs.

ENVOY DESDITS QUATRAINS.

Si tant je vous presse,
Pardonnés le moy,
J'ay trop mieux liesse
Desservi qu'esmoy.

TRIOLET A LADITE DAME.

Quand tu regarde autre que moy,
C'est pour me faire en dueil mourir,
Ainsi je vis en grand esmoy,
Quand tu regarde autre que moy.
Craindre ne faut que vive un moy
Sans mal où douleur encourir ;
Quand tu regarde autre que moy,
C'est pour me faire en dueil mourir.

BALADE JOYEUSE D'UN JEUNE GALLANT QUI COUCHA AVEC UNE VIEILLE.

Je m'en allay un jour coucher
Avec une vieille ridée
Qui est plus rude à chevaucher
Que n'est une anesse bridée ;

Mais quand trois fois l'eus abordée
Et qu'elle eust senti le courtaut,
Elle dist de première undée :
Voilà très bien ce qu'il me faut.

Elle voulut recommancer,
Mais l'instrument n'y peut entendre ;
Il ne se vouloit plus dresser
Et n'avoit vaine qui peut tendre :
Elle me dist, sans plus attendre :
Galland, livre moy tel assaut
Tant qu'à frapper face tout fendre,
Car c'est très bien ce qu'il me faut.

Je la saisis par le derrière
Et luy levay le cotillon,
D'un coup luy serray la crouppière
Plus viste qu'un esmerillon :
Avant, dist elle, mon couillon,
Habille à deux pas et un saut,
Et sonne à double carillon,
Car c'est très bien ce qu'il me faut.

ENVOY.

Prince, ce fut à une vieille
A qui je prestay le courtaut ;
Elle me dit : Gardez le,
Car c'est très bien ce qu'il me faut.

MULIER JUDICANDI POTESTATEM NON HABEAT.

Une femme ne doit avoir
Office tout honorifique,
Ne si grand honneur recevoir
Comme le siége juridique.

FATRAS.

Au joly bocquet
Croist la violette,
Au joly bocquet
Je vis hier Jacquet
Dire à Michelette :
Faisons un banquet
Sur ce vert truncquet.
Lors de sa malette
Belle et joliette
Tira un bocquet :
Vois, dit la fillette,
Au joly bocquet
Croist la violette.

Croist la violette
Au joly bocquet,
Croist la violette
Aussi vermeillette
Que langue à bracquet.
Avant, Michelette,
Dit alors Jacquet,
Leve le truncquet
De ta cotelette,
Si ferons docquet,
Car je t'ay seulette.
Au joly bocquet
Croist la violette.

EPISTRE DU COQ A LASNE A M. CLAUDE HAGARD, FACTEUR.

Et puis, mon bon amy Hagard,
Cognois tu point ce grand bragard
Qui contrefait tant du grobis,
Il semble un Raminagrobis ?
Quand il se marche sus sa mulle,
Et dis chose estre ridiculle
De faire ainsi faire le guet
A Marion et à Huguet
Au coing de l'église Saint-Cosme.

Un jour passé, tout ainsi comme
Je retournoye de la halle,
Je vis un sot pourtant sa malle
Qui trenchoit fort de l'achepteur;
Je ne sçay s'il fut crocheteur
De bénéfice ou de bouteille;
Par Dieu ! s'on luy coupoit l'oreille,
Ce ne seroit pas trop mal fait ;
Car je vous promets en effet
Que c'est un très meschant larron :
Chastines à rostir marron,
Ce sont deux des cris de Paris.

Dis tu point qu'ils sont tous péris,
Ces lanterniers, et que marchans
Sont (comme on dit) souvent meschants
Quand ils font d'un tanné un rouge.

Holà ! tout beau, que l'on ne bouge
Et me dis si tu crois cela.
Cognois tu point cil qui séella

A sa commerce le devant ?
Ha ! mon Dieu ! qu'il estoit sçavant,
Car il cognut, vray est ce texte,
Que cornes luy fist en la teste,
Où devant n'estoit qu'un agneau.
Celuy qui pourtrahy l'aneau
Ne voulut son compère croire,
Combien que, s'il eust eu la foire,
Le cotton luy eust fort servi :
Fust ce alors que tu t'asservi
A recorder ainsi son roolle ?

Ha ! que la meschante vérolle
Fait maintes fois crier, hélas !
J'en ay veu que prenois soulas,
Plaisir, esbat et passetemps
A mener dames sur les champs.

Et puis tu ne veux qu'on en rie
D'une qui fait la renchérie,
Et si sent tant le vieil cabas ;
Par saint Jean ! s'il descent cy bas,
En Marrabeth se fera tondre.

Il advient souvent pour respondre
Qu'il faut user de contreditz ;
Je le sçay passé des ans dix
Que ce gros jobelin munier
Laisse sa femme manier
A celuy qui en a affaire :
Si quelque cas nous vient à faire,
De l'accomplir y mettrons ordre.

Hau ! Jenin, faut-il qu'on vous morde
Ou que l'on vous touche mon asne ?
O la belle gorge de càne
Qui fait si bien de l'eau son cas,
Quand la boursette sonne cas !

Bon est en pot, monsieur, de gresse,
C'est pour ce, quand on les engresse,
Qu'ilz sont vers comme perroquets.

Au diable toutes ces perruques
Qui nous font renchérir les pignes !
Que le mal saint Job et la tigne
Leur puist faire un jour révérence !
Chacun seroit révérend en ce,
Voire s'il n'avoit mal au bras.

Leus tu jamais en Fierabras
La chanson de Jean de Laigni ?
Tu scez assez où est Magni :
C'est plus près de Muille que Ham.
Fy ! villain, petez vous d'ahan,
Que malle vesse puissiez boire :
Vous ne mangerez de la poire
Qui est mon amy de Certeau.

On dit que c'est un fort chasteau
Que celuy qui est à Hedin.
Et que c'est tout que le badin,
Quand on sçait bien jouer la face ;
Ce fut pitié quelle ne fut arse
Pour avoir deffait son enfant.
En veis tu jamais mieux bouffant
Que nostre glorieux cocard ?
Saint Jean, nenny, quand un coc ard
C'est par estre du feu trop près,
Il court en poste après, après
Il fera mieux que moy l'office,
Pour impétrer un bénéfice
Car il sçait bien trencher du lourd.

Ha ! mon amy, quel beau milourt
Pour mettre droit ces chaperons,
Ainsi est car nous espérons

Que chacun pensera aux cas
Pourquoy les logis d'advocats
Sont bastis si triumphamment.

Si tu dis que le brave ment,
Qu'il n'oseroit te donner trente,
Je présuppose en mon entente
Que tu aurois encor le dé.

Fut-elle pas fille à Lédé,
La belle et la rebelle Helaine?
Maint pour elle perdit l'alaine
A l'expugnation de Troye,
Et si a plus de femme à Roye
Qu'il ny a pas en toute France,
Ayez pitié de la souffrance
Que reçoit pour vous un amant;
Il pert son sens, il est ament,
Il est ravi en ses amours;
Pource, si tu passe à Limours,
Garde toy de ceste damnée
Qui nous fut un jour admenée
Pour avec nous prendre repos.

Vrayment, puis qu'il vient à propos,
Je t'en diray au vray la chose,
Chacun disoit que c'estoit Rose,
Tant avoit musequin riant;
Ha! par mon âme! il fut friant
Qui premier tasta de ses prunes!
On dit que quand elles sont brunes,
Qu'elles sont de bonne couleur:
En tout n'y a qu'heur et malheur,
On le dit tout communément:
Puis se une commune ment,
C'est pour faillir un bon danseur,
Par tel moyen qu'un bon brasseur
Se trouve estonné en sa bière.

Icy gerra la chambrière
Qui l'eust plus tost laissé pourrir,
Que pour oster la jambe ouvrir :
Chacun entend bien la chosette ;
Elle fut jadis tant doucette
Qu'à tous se laissoit accoller
Par tel party qu'à reculler
On luy faisoit payer l'amande.

Fy ! fy ! de la vieille Normande
Qui suit chacun jusqu'au grenier,
Et pour je ne sçay quoy gaigner,
Laisse brouiller son parchemin.
Se je la treuve par chemin
Je lui donrai le mal encontre.

Recouvre nos d'un basse contre
Et d'une taille, et d'un dessus,
Ainsi nous pourrons mettre sus
Le chanson de frère Thibaut,
Et lairras tu cela Michaut.

Pour chanter un jour à la feste
Ou autrement, je te proteste
Que je ne chanteray ja messe :
Quand on a fait quelque promesse,
De l'accomplir n'est de raison.

Par Dieu ! c'est grande desraison,
Fillette, qu'on ne vous marie,
Je croy que n'en seriez marrie :
On le voit bien à vostre face ;

Et puis que voulez-vous qu'on face
Quand on ne peut plus rien manger ?
Sur ce point prétend me ranger,
Faisant mon chevet d'une enclume
Car par trop est lasse ma plume.

AUTRE EPISTRE DE LASNE AU COQ, A MADAMOYSELLE DE GRENELLE.

Ma damoiselle de Grenelle,
Si vous voulez veoir à gré Noelle
Et aller gaigner les pardons,
Il est nécessaire par dons
Eschapper des mains Perseval,
Car quand passerez par ce val
Avoir vous faut un aumosnier.

Si je ne donnay l'aumosne hier,
Ce ne sont pas cas fort nouveaux,
Et si vous jure que noz veaux
N'iront de leur vie aux champs paistre.

Par Dieu ! si poëte champestre
Nous fait telles rithmes souvent,
A Orleans faudra sous vent
De Zéphirus faire vendanges,
Pourveu que le marchant vende anges.
Figues ne luy faut en cabas,
Car si le meschant vient ça bas,
Ja ne s'en yra sans payer.

Saint Jean, je ne fus pas hyer,
Ma damoiselle, en voz cuisines,
Si pour vostre disner cuit cignes,
Il est trop plus sage que moy,
Et ayme mieux soulas qu'esmoy,
Aussi fait Perrette marmotte :
Laissez, mon hostesse, mon hoste,
Elle est, ce dit-on, bonne femme ;
Ce n'est pas honneur bon ne fame.

Quand on vous dit : Va, va, larron !
Et puis si quelqu'un est larron,
On sçait bien quelle est son entente,
Par tel moyen qu'en oncle ou tante,
Garde n'ont se fier meschans.

Si vous sçaviez pourquoy mes chants
Ne sont sinon que d'amourettes,
Vous cognoissez que d'amour estes
Entre cinq cens la porte enseigne,

Quand ce vient qu'un barbier en seigne,
Regardez vous de quel bras c'est,
Demandez à Martin Brachest
Il est bien sçavant personnage,
Fy du maraut qui pert son aage
A complaire à son appetit,
Et paye petit à petit :
Pource n'avons pas grand momoye.

Je croy qu'il faudra que mon oye
Porte, pour mieux veoir, ses lunettes,
Je le dy pource que lune ettes
Qui ainsi mon esprit ebette,
Et puis vous me dites : He ! beste!,
Las ! que tu me faiz grand tourment,
Car quand celuy de la tour ment,
Il met chacun en grand desrois.

J'ay les epitaphes des Roys,
Si les voulez, ma damoyselle.
Parloit elle pas de moy celle
Qui fut dimanche l'espousée ?
Pourveu qu'un jour bon espoux aye,
Ja ne faut qu'Alexandre rie ;

Car je vois en Alexandrie
Dame, si le voulez sçavoir,
Faites, je vous prie mon sac veoir
Quelque matin par homme sage,
Et je feray vostre message,
A monsieur et au secrétaire,
Car pour sçavoir tel secret taire.
Je sçay la jambe humilier,
Et veux qu'on en donne un millier,
Après mon trespas de tournoys.

Et puis tousjours tu destournois
D'aller jouer sur la verdure,
Car tant que le joly ver dure,
Collinet joue de sa muse,
Et fait que chacun là s'amuse,
Sans penser à la Picardie,
Combien que le gros Picard die :
Par ma foi ! je suis amoureux
Si est ce que vostre amour eu,
Le premier coup que vous escrits.

Mes lettres ne chantoyent les cris
De ces bienheureux verollez :
Par Dieu ! s'on les trouve rollez,
Il faudra marcher en bataille.

Dictes à cil qui mon bas taille
Qu'il sera très-bien guerdonné ;
S'on ne luy a guère donné,
Voylà un soulz que je luy envoye :
Aller ne faut n'en boys, n'en voye ;
La marchandise est rabaissée
Depuis qu'on vous aura baisée,
Monstrez vous signe de gayetté ;
Car onques puis n'ay je esté
Que je vous tins à ma plaisance,
Dont j'en receu très grand aysance.

Hélas ! est-ce pas dur langage
Dire vous n'aurez de l'an gage
De nous, ainsi ne comme ença,
Car depuis que l'on commença
Par tout bonne police mettre,
Il ne fut qu'on ne fisse mettre
Ainsi composé en lourdois.

Ma damoiselle, mes lourdz doigs
Ont ce, qui n'est pas encor net,
Vous escritz d'encre d'un cornet,
D'une façon non encornée,
Pour fin, adieu dame escornée.

BALADE.

Si tu ne sçais l'amoureuse bricolle,
Retourne encor hardiment à l'escolle.

J'AVOYE au cœur moult grand désir
De sçavoir que c'estoit d'aymer,
Pourquoy un jour je prins plaisir
En aller voir une outre mer,
Si tost que luy vins entamer
D'amour la troisième parolle,
Elle me dit, pour me blasmer :
Va encore un peu à l'escolle.

Tu ne scez pas ton nez moucher
Et veux les filles abuser,
Va, sot cocard, va t'en cacher,
Sans te venir cy amuser,

Car tu ne sceus jamais ruser
Pour nous bailler telle frivole ;
Sans venir tes souliers user,
Va encore un peu à l'escolle.

J'entray dedans pour abréger,
Elle me vint à attrapper,
De ses deux mains, pour se venger,
Me vint les deux yeux agripper ;
Puis, sur mon dos print à frapper.
Par tel moyen que sembloit folle,
Disant : Si tu peux eschapper,
Va encore un peu à l'escolle.

Prince, jamais n'iray aymer,
Je ne veux recorder tel rolle,
Puis qu'on m'a dit pour me blasmer :
Va encore un peu à l'escolle.

BALADE.

Sans croix, sans pille, ou sans lanterne,
Aller ne faut à la taverne.

J'ay maintes fois ouy dire et compter,
A maintes gens il ne faut que le nye,
Que grand besoing fait la vieille troter,
Quand on n'a point la boursette garnie ;
Amour, qui fait les joyes souvenir
A un amant qui ne peut parvenir
Que par danger à son intention,
Souvent luy donne au cœur affliction
De desplaisir qui si fort le travaille.
Qui souvent a en grande passion,
Faute d'argent, c'est douleur nompareille.

Faute d'argent est grand deuil à porter,
Pour ceux qui ont la bourse desgarnie,
Faute d'argent ne peut réconforter
Ame qui soit en bonne compagnie,
Faute d'argent me fait souvent frémir,
Trembler le cœur, souspirer et gémir,
Car quand je suis en récréation,
Avec Gautier prenant réfection,
Ce paillard mot me frétille en l'oreille.
Adonc je dy par grand contrition :
Faute d'argent, c'est douleur nompareille.

Si jamais puis cent escus attrapper,
Journellement en feray chère lye,
Si je les puis quelque jour agripper,
Ensemble irons en taverne jolie;
Mais s'ainsi est que n'y puisse advenir,
De boire vin me faudra abstenir,
Qui me fait pis que mort d'escorpion,
Car je me tiens bon buveur, bon pion,
Bon crocheteur de flascon et bouteille;
Si je ne peux avoir denarion,
Faute d'argent, c'est douleur nompareille.

Prince puissant, si le filz de Sion
M'envoyoit d'or une pleine corbeille,
Plus ne diroye à ma conclusion :
Faute d'argent, c'est douleur nompareille.

BALADE.

Comme font les gallans en court,
En amours faut faire du lourt.

Nostre chambrière,
Mignonne et gorrière,
Puis trois jours en ça,
Par bonne manière,
Nostre huys de derrière,
A un annonça,
Et puis commença
Luy dire à mot court :
Pour Dieu! venez ça,
En faisant du lourd.

Sans longue prière,
En joyeuse chère
L'amant s'avanca,
Et de la barrière,
La dame fort chère,
Approcher pressa,
Sa robe haussa,
Pour le compter court,
Puis cheoir la laissa,
En faisant du lourd.

Pour tenir manière,
Mais non pas trop fière,
Elle se coursa;
Se tirant arrière,
Au coing d'une bière,
Il la rembrassa,
Son bout approcha,

Qui n'estoit point court,
Et la renversa,
En faisant du lourd;
Puis il s'advança,
Et la tint si court,
Qu'il la chevaucha
En faisant du lourd.

CHANSON D'UNE DAME QUI PAR FAUX RAPPORT AVAIT PERDU SON AMY.

Mes amours loyales me donnent malheurs,
Elles m'ont saisie, moy et mes couleurs;
J'ay fait nouvelle accointance qui m'appaise mes douleurs.

Par cest variable, par cest obstiné,
Il prent son excuse sur brun et tanné,
Disant pource que se porte, que je l'ay habandonné.

Il en a menty, comme chacun sçait,
Il a eu m'amour des ans plus de sept,
Je l'ay donnée à un autre qui de bon cœur la reçoit.

Est il pas honneste et loyal amy
Quand il veut tenir pour son ennemy,
Celuy qui luy voudra dire qu'il ne m'ayme qu'à demy?

Rossignol sauvage, poste aux amoureux,
Dy à mon amy, mon amy gracieux,
Que j'ay pour nos amourettes souvent le cœur douloureux.

EPISTRE A UNE DAME DE LYON.

SUPERSCRIPTION.

Lettres, allez viste et sans cesse,
Ce jourd'huy et non pas demain
Vous présenter dedans la main
D'une qui fort d'aymer me presse.

L'HUMBLE recommandation
Prémise en ma rescription,
Que présentement on m'envoye,
Je veux que Collette la voye,
Sans oublier les sadinettes,
Avec lesquelles souvent estes,
Comme je croy, je vous escris,
A fin que cognoissiez les cris
Que faitz pour vous, et l'avertin
Auquel je suis soir et matin,
Pensant à nos folles amours.
Je désire d'estre deux jours,
Je vous dy en une semaine,
Mué en oyseau que vent maine,
Par champs en l'air, en haut et bas,
Pour souvent peindre mes esbas,
Et vous aller voir à Lyon :
Je seroye entre million
Heureux, joyeux, gay, triomphant,
Et sus tous amoureux bouffant;
Je seroye, ainsi qu'il me semble,
En paradis s'estions ensemble :
Est-il pas ainsi, je vous prie ?
L'on dit que c'est grand resverie,

Non par amour aucunement,
Qui me donne esjouissement,
A l'amoureuse compagnie;
La vérité ne faut qu'on nye,
Estes vous point de cest advis?
Depuis le temps que ne vous vis,
J'ay esté mout fort douloureux,
Pensant au dire malheureux
Pour lequel a esté besoing
Que soye allé de vous tant loing,
Alors qu'estions d'un bon accord
De penser et dire concord.

Alors qu'estions, ma bonne sœur,
Liez d'un lien bon et seur,
Mieux que Pâris avec Helaine,
Alors que votre douce aleine
Me donnoit puissance et vigueur,
Réconfortant souvent mon cœur,
Alors qu'estions tous deux en aage
Pour faire l'amoureux ouvrage
Et des biens ensemble amasser.

Or, vous vueillez pourtant lasser,
De bien aimer un jour viendra
Que de ce temps nous souviendra,
En grand soulas, joye et plaisir;
Je n'ay au cœur autre désir,
Sinon que gardiez foy promise
A vostre amant, qui n'est de mise
Telle que pourriez bien porter :
Je pry Dieu que reconforter
Nous vueille de ceste tristesse,
Et vous garder pour ma maistresse.

SUPERSCRIPTION.

De celuy là qui pour eschange
Ne se veut à autre lyer,
Que trouverez non pas estrange,
Si vous vous voulez allier.

TRIOLET A UNE DAME.

Ma dame, qui m'avez point
Au cœur d'une aspre pointure,
Mis m'avez en piteux point,
Ma dame, qui m'avez point.
Pointure ne pourtrait point
Vostre beauté en peinture,
Ma dame, qui m'avez point
Au cœur d'une aspre pointure.

RONDEAU D'UN REFUS DONNÉ A UN AMANT.

Mon amy, vous vous abusez
D'attendre l'amoureuse grâce,
Autre que vous a pris la place :
C'est à mot court, plus n'y musez.

Vous n'estes pas des plus rusez,
Pour prendre tel' beste à la chasse
Mon amy,
Envers autres vous excusez,

J'ay plus loyal qui me pourchasse.
Pourtant trouvez qui mieux vous face,
Et plus à m'aymer ne visez,
Mon amy.

JOYEUSE HYSTOIRE DE L'AMANT DE JEAN LE BLOND, BERGIER, ET CALLIPHILE, BERGÈRE.

D. M. S.

Qui fut jadis des pasteurs cher tenu,
Gardans brebis et moutons avec eux,
Qui fut jadis bon pasteur sustenu,
Las! maintenant suis cendre devenu;
C'est par amours qui font gens malheureux;
Qui fut jadis tant heureux en amours,
J'ay maintenant perdu plaisir et joye,
Pour un plaisir qu'avoir jadis souloye,
J'ay maintenant cinq cens mille doulours.

Calliphile j'aymay de ma jeunesse,
Elle m'ayma aussi de son jeune aage,
D'elle j'avois tout bien à grand largesse,
Chacun de nous de pasteur avoit gage;
Noz agneletz paissoyent d'un mesme herbage,
Nous deux vivions sans rancune et envie,
Oncques ne fust un plus doux mariage,
C'est tout plaisir que pastouralle vie,
Et me donnoit un bouquet de fleurettes,
Un chappellet d'œillets je luy donnoye,
En elle estoyent toutes mes amourettes,

Et luy plaisoit tout ce que je faisoye,
Lièvres, connins, avec elle chassoye;
Gandans brebis m'apprenoit des chansons;
Aucunes fois une heure au jour passoye
Par passetemps en l'ombre des buissons;
Au temps de ver elle et moy par plaisance,
En escoutant, nous dancions une dance,
Les oysillons,
Qui gergonnoyent en leurs verts bastillons,
Plaisir estoit d'ouyr tels carillons
En tels doux chants.

Or il advint ainsi que par les champs,
Non pas trop loin des bois, en des nouales,
Nostre troupeau paissoit, en nos ouailles
Se vint jetter un vieil loup ravissant,
Qui emporta l'agneau le plus puissant
Et mieux aimé de nous, pour faire court;
Incontinent nostre chien après court,
Qui tellement ledit loup assaillit
Que dans un lac à tout l'agneau saillit.
Luy secourir alors je m'esvertue,
Tant qu'à laide dudit chien le loup tue,
Puis dudit lac le retire sur terre.

Ce temps pendant vois venir de grand erre
Quatre pendards aussi grands qu'Herculès,
Qui sans son gré en quelques reculés
Vouloyent mener mamie Calliphile
Mais aussitost que m'apperceut la fille,
A haute voix à son aide m'appelle,
Qui se monstroit tant que pouvoit rebelle.

Je vais à eux, je leur jure par Dieu
Que, moy vivant, m'amie de ce lieu
N'enmeineront. Mon chien dessus eux houre,
Qui des pendards deux pour sa part devoure,
Les autres deux de ma houlette assomme;

Puis qu'advint-il, pour dire en breve somme?
Le loup tué je retournay cercher,
Pour en ce lieu au gibet l'attacher,
Je trouve un arbre, au vray le cas vous conte,
Dessus lequel à tout le loup je monte,
Prenant plaisir à ce faire et grand joye;
Mais tout ainsi que lier je vouloye,
Le pied me faut, je ches avec le loup
Sns mamie, que je tuay du coup.

Moy estonné, meurdry et demi-mort,
Demouray là; nostre chien le loup mord,
Sa dame baise, à me lever travaille,
Il hurle, il brait tant qu'un faucheur esveille,
Qui en un pré près de la reposoit.
Il oyt mon chien, qui pleurs et plains faisoit.
Il me vient voir : demi-mort je lui conte
Tout le dit cas comme je le raconte.

Puis quand je vis que me failloit la vie,
Je le priay, car j'en avoye envie,
Benignement de vouloir, debonnaire,
Qu'il me voulust pour Dieu ce plaisir faire
De me bailler à baiser d'amour fine
Calliphile : ce qu'il fit, puis je fine.
Après le chien, nous voiant morts gésir,
Mourut de dueil et de grand desplaisir.
Ledit faucheur, de sa benigne grâce,
Nous a tous neuf enterrez en la place,

Vous visiteurs qui par icy passez,
Pensez sur ce, tout le cas compassez,
Et vous verrez que souvent en amours,
Pour un plaisir on a mille doulours.

COMPLAINTE D'UNE DAME SUR LA MORT DE SON AMY.

HA ! fauce mort, villaine, abominable,
Devois tu prendre un tel pour serviteur.
Qui tant me fut en amour secourable
Et de mon bien fidelle protecteur !
C'estoit mon bien, c'estoit mon curateur,
C'estoit mamour, mes refuges parfaits,
Mon zelateur et mon gubernatcur.

Ha! fauce mort, hélas ! et qu'as tu fait,
Ha ! mort mordant, je me dois bien complaindre
De ton vouloir trop fier et inhumain.
Ha ! mort mordant, j'ay cause de me plaindre
De ce jourd'huy et n'attendre à demain :
Tu m'as osté mon ami tant humain,
Mon seul espoir, mon amant tant prudent,
Et l'as frappé de ton dard et ta main,
Parquoy me faut porter dueil évident.

Ha ! fauce mort, helas ! et qu'as tu fait?
Tu m'as osté la fleur de mes amis,
Tout mon espoir de mon cœur as distrait,
Tu m'as plantée entre mes ennemis,
Contre l'honneur de nous tu as commis,
Et m'as privé, qui m'est un vitupère,
De tous soulas, hors de mon sens m'as mis :
Hélas, d'avoir santé jamais n'espère.

Ne pouvois-tu, ô mort! me reserver
Un tel ami et un tel personnage,
Qui en l'honneur me vouloit conserver
Tout son vivant, tout le temps de son aage ?

Las! est ce point pour moy un grand dommage?
Qui te mouvoit contre lui ton dard traire?
Tu l'as voulu reduire en ton servage,
Comme sur tous estant de bon affaire.

Las! je dois bien crier, helas! helas!
Las! helas! mort contre moy trop adverse,
Hélas! las! mort maudits soyent tes lacz
Quand dessus moy tant de maux tu renverse!

Tu as tourné la roue à la renverse
Sur mon ami qui du monde est passé,
Tu t'es monstrée contre luy trop diverse,
Helas! la mort, et n'est ce point assez?
De long temps vivre après luy je n'espère,
Car quand le bien me devait advenir,
Tu m'as privé de luy, ô l'impropère!
Las, c'est pour moy un piteux souvenir,
Pour soulager, m'aider ou subvenir,
Je n'ay plus rien : pource soir et matin,
Il me convient en chartre retenir,
Estimée moins que n'est un mâtin.

Je m'ennuye trop, las! de ma povre vie,
Contente suis mourir presentement ;
De me venir ferir, mort, prens envie,
Je ne puis plus endurer tel tourment ;
Frappe mon cœur à mort hastivement,
Contente suis endurer ta rigueur ;
Ne me laisse languir si longuement,
Fais que de moy ton fier dard soit vaincueur.

HUITAIN.

Celuy qui sçait bien fla, fla, fla,
Faire le ramina gro, gro,
Est estimé peu han, han, han,
Entre gens faisans du gro, gro.

S'il est de renardz ou bre, bre,
Fourre, et il sçait que, que, que, que,
Chacun luy dira : Et voz, voz,
En l'estimant grand magis, magis, magis.

AUTRE HUITAIN.

Qui a du bien, et ne fait rien,
Il est, comme on dit, bien heureux.
Qui n'a enfans, et ne doit rien,
Il est du nombre des heureux.

Qui riche femme a est heureux,
Pourveu que ne la trompe en rien ;
En ce est l'homme plus heureux,
Quant elle meurt, qu'il ne pert rien.

ÉPITAPHE DÉRISIF D'UN SAVETIER.

Cy gist debout, faisant le guet,
Un savetier nommé Huguet,
Qui assomma d'un horion
Sa bonne femme Marion,
Aagée plus de soixante ans.

En son vivant passa le temps
Joyeusement à chopiner,
Sans oublier le clopiner,
Tellement que n'estoit marrie
Quand veoit la vierge Marie.
Ledit Huguet fut en fin pris
Et de justice repris,

Lequel se fut moins rendu,
S'il eust failli d'estre pendu,
Vous qui passez par ce quartier
Priez pour ledit savetier,
Qui en bevant borgne devint
D'un coup de pierre qui survint.

BALADE.

Guérir ma douleur,
Mon mal et tourment,
Me donne mal-heur
Ou allegement :
Il est plainement,
De ce ne mens mie,
Au commandement
De ma douce amie.

Me donner bon-heur,
Esjouissement,
Suivre chemin seur
Sans empeschement ;
Vivre plaisamment,
Sans nulle ennemie,
Il est plainement
En ma douce amie,
Que vive en langueur
Douloureusement.

Que vive en rigueur,
J'entend povrement,
Ou qu'aucunement,
Ell' soit endormie,
M'oster de tourment,
Il est en m'amie.

ENVOY.

Prince, en mon serment
Le cœur me fremie,
Que gouvernement
Me donne m'amie.

TRIOLET DE MARVILLE.

Je ne crains dard, espée ou guerre,
Feu, vent, pluie, debat n'assaut ;
Aux ennemis ne pense guère,
Je ne crains dard, espée ou guerre,
Une je crains qui mon cœur serre,
Qui peut de mort donner le saut ;
Je ne crains dard, espée ou guerre,
Feu, vent, pluie, debat n'assaut.

HUITAIN DE MARVILLE.

Je me plaignoye au dieu d'amours
De la grand'rigueur de sa mère,
Qui m'avoit fait maints vilains tours,
Et fait souffrir douleur amère ;
Il me respond et dit : Mon frère,
Plaindre ne te faut de Vénus ;
C'est par ta dame trop austère
Qu'as tant de malheurs soustenus.

HUITAIN.

Je seroy riche et heureuse
De veoir une heure en quatre mois
Celuy de qui suis amoureuse,
Ou pour le moins d'ouir sa voix :
De l'an ne le vis qu'une fois,
Qui me fut joye et reconfort;
Par monts et vaux cercher le vois,
Dieu doint que le trouve en bon port.

TRIOLET A UNE BONNE MARCHANDE.

Il ne te chaut à qui ne quand,
Tousjours est preste de tomber,
Soit de travers ou de cant,
Il ne te chaut à qui ne quand;
Boutons porteras pour carquant,
Si ne t'abstiens de regimber;
Il ne te chaut à qui ne quand,
Tousjours est preste de tomber.

AUTRE A LA MESME.

Du caignard ne veux deshober,
Combien qu'assez on te remonstre;
Ame ne t'en peut destourber,
Du caignard;

Tu laisse maints coups desrober,
Quand on te tient dessoubz la monstre ;
Du caignard ne veux deshober,
Combien qu'assez on te remonstre.

QUATRAIN.

Thyresias point ne mentit,
Quand il dit que plus de luxure,
Quand il estoit femme, sentit
Que quand avoit nostre nature.

HUITAIN.

Que faut-il plus à un amy
Quand à sa dame peut parler ?
En paradis est à demy,
Je croy, s'il la peut accoller,
Ou quand il se peut rigoller
Avecques elle par plaisance
Tel plaisir doit son cœur saouler,
Et maintenir en suffisance.

AUTRE HUITAIN AUX VENEURS.

Le sanglier est armé de broches,
L'ours deschire tout de sa patte,
Le cerf de cornes souvent broches,
Le loup prend l'homme las et matte :

Qui suit telles bestes se gaste.
A lièvres ou à connins chacez,
Et si plus grand plaisir vous haste,
Faucons et espreviers laschez.

POURQUOY LES FEMMES NE SONT APPELÉES EN JUGEMENT.

HUITAIN.

Depuis le temps que Calphurnie
Son noir cul au juge monstra,
Qui luy fut grande vilainie,
En jugement femme n'entra,
Fût-ce pour pro ou pour contra.
Ne sçay s'elle avoit plaisans dits,
Mais si mal sa robe accoustra,
Que monstra son de profundis.

HUITAIN.

O formose puer, nimium ne crede colori.
Alba ligustra cadunt, etc.

Belle te semble la fleur tendre,
La fleur qui est tantost finée,
La fleur tantost reduite en cendre,
La fleur morte quand elle est née,
Beauté est d'une matinée.
Fleur à qui bien petit cas nuit,
Beauté est ainsi tost finée,
Comme la glace d'une nuit.

Tost vient, tost est ridée et palle,
Tost devient lasche et escoulée,
Tost pert sa couleur principalle,
Tost est la beauté avalée,
Tost n'y perd n'en mont n'en valée,
Tost est à neant pis que ne di:
Beauté de face est tost allée,
Et tu t'y fie, ô estourdy?

HUITAIN.

Par compagnie on se fait pendre.

Compagnie a fait maintefois
Degrandes folies entreprendre,
Compagnie a fait maints Gallois
Brigander et piller sans rendre.
Par compagnie on veut apprendre
A jouer et tromper son oste,
Par compagnie on se fait pendre
Haut, haut, à fin qu'on ne se crotte.

TRIOLET DE L'ENFANT SANS SOUCY.

Arrière, chagrins et marris,
Je ne quiers fors que plaisans ris,
Et de tous esbats habondance:
J'ayme le gras bœuf et le ris;
Arrière, chagrins et marris,
Chappons et poulles bien nourris,

Car de la pance vient la dance ;
Arrière chagrins et marris,
Je ne quiers fors que plaisans ris,
Et de tous esbats habondance.

HUITAINS DES MAUX QUI VIENNENT DE TROP AYMER VIN.

Le vin fait des proufits cinq cens.
Quand discrettement on l'appette,
Mais quand il fait perdre le sens,
C'est une très piteuse feste.
Est-il chose plus deshonneste
Que d'un homme qui plainement,
Par trop boire vin devient beste
Et perd tout son entendement?

Le vin perturbe l'homme sage,
Le vin fait un homme hebeté,
Le vin corrompt sens et langage,
Le vin engendre volupté,
Le vin fait perdre agilité,
Le vin rend cerveaux furieux;
Le vin esmeut charnalité,
Le vin fait gens luxurieux.

INSTRUCTION POUR BOIRE ET MANGER.

Sçais-tu comment tu dois manger
Un peu moins que saturité,
Et de boire te corriger
Pour éviter ebriété ?

Dedans Aulugele est noté,
En son livre des Nuits atticques,
Que la vraye sobrieté
Regnoit sur les Romains antiques.

TROMPEURS SONT SOUVENT TROMPEZ.

TRIOLET.

Qui veut decevoir
En fin est deceu ;
Peine doit avoir
Qui veut decevoir,
A dire le voir,
Tout veu et cogneu,
Qui veut decevoir
Est enfin deceu.

HUITAIN.

Celuy qui sert pour le loupin
Lequel il met en sa besasse,
Ainsi que fait le Jacopin
Qui à emplir sa poche tache,
Jamais je ne croiray qu'il sçache
Aimer, ou qu'il aye vray cœur ;
Ou s'il en a, il est si lasche
Qu'il a perdu toute vigueur.

AUTRE HUITAIN D'UN AMANT.

Loué soit Dieu! je suis mignon
Quand de ma princesse et lassotte
Je suis dit gentil compagnon,
D'elle je suis riche à planté ;
Mais s'elle change volonté,
Et elle ayme autre que moy
Je suis privé de ma santé
Et faut que je vive en esmoy.

RONDEAU D'UN AMANT A SA DAME.

Les biens qui sont en vous, ma dame,
Ont mon cœur si très fort espris,
Qu'ils ont ravi tous mes esprits
A vous aymer plus qu'autre femme
De vostre bon renom et fame ;
Car jamais on n'auroit compris
Les biens qui sont en vous.
Si faux rapport vous porte blasme
C'est raison qu'on en soit repris,
Car il se monstre mal appris
De non cognoistre, par mon âme,
Les biens qui sont en vous.

ÉPITAPHE DE HORTENSE ROMAINE.

Cy gist la très savante Hortense
Qui osa la plaine audience,
Sans nul procureur entreprendre
Les vefves romaines deffendre,
Donnant telle opposition
Que taille et imposition
Jamais sur elles on ne print.

Monter au senat entreprint,
Non pas ainsi qu'une estourdie,
Mais par sa science hardie ;
Print toute charge de procès,
Auquel usa de tels accès
Qu'à tous Romains crainte donna,
Et par ce, la cause gaigna.
Toy, visiteur, ne soye si vile,
Si tu ayme la loy civile,
De ne dire, si par cy passe,
Que pardon le haut Dieu luy face.

ÉPITAPHE DE RAGOT EN SON VIVANT MAISTRE DES BELISTRES.

Cy gist Ragot, des belistres enseigneur,
Aux bons pions du bon vin enseigneur,
En son vivant, il ne faut que le celle,
De macquereaux bon marchant et pucelle,
Qui trépassa la bouteille en son poing
Et le jambon au plus près de son groing,

Sans mal sentir, le jour du mardi gras,
En esgoutant un flascon d'hipocras,
Dont tous maraux font si grosse complainte,
Qu'en maints climats est telle perte plainte
Et mesmement des plus deffigurez,
Desquels le bien a tousjours procurez,
Lorsqu'il vivoit au miserable monde,
Dont il sortit si net de biens et monde,
Qu'il n'avoit fors le parler de sa crochette,
Une potence et sa belle clochette,
Pour evoquer les supostz de l'ostière
A le conduire au cestuy cimetière.

BALADE POÉTIQUE DE LA PAIX.

Par le cornu puissant dieu des pastours,
Tes bons pasteurs ne seront-ils pas jours ?
Tu cognois bien que nous ne dormons mie :
Je ne sçay qui met le temps à rebours.
Fais resveiller le joyeux dieu des flours,
Pour venir veoir Flore sa douce amie ;
Fais qu'Orpheus ayt sa harpe jolie,
Afin que soit Proserpine endormie,
S'elle vouloit icy troubler la dance,
Et qu'Amphion, sans heure ne demie,
Face sonner sa doulce challemie,
Pour resjouir les bons princes de France.

O Jupiter ! qui excède les dieux,
En gouvernant la terre, aussi les cieux,
Preserve nous que Mars plus ne nous blesse ;
Envoye nous le dieu Mercurius,
Qui endormit Argus à tout cent yeux
De l'instrument dont il joua sans cesse ;
Fais qu'Hercules, qui par sa hardiesse,

Combatit le Sagitaire de Græce
Et le reduit en son obeissance,
Vienne jouster devant nostre maistresse,
Qui a fait paix, ô la noble déesse !
Pour resjouyr les bons princes de France.

Où est Pâris, lequel son amour mist
En Helaine, quand si belle la vit,
Dont fut prinse Troye d'Agamemnon,
Où grand prouessé et honneur il acquit?
Il me fait mal que Philis se pendit,
Pour desespoir qu'eust de Démophoon.
O Cupido ! metz Cacus le larron
Sur la haute montagne Citheron,
Et que larcin soit mis en oublianee.
Fais nous venir en jubilation,
Ceste ymage que fit Pigmalion
Pour resjouir les bons princes de France.

Prince, chassez aux enfers Cerberus
Et le borgne geant Poliphemus;
Mais, pour jouer icy de nygromance,
Faites-venir le noble Achetoclus,
Accompagné d'Écho et Narcissus,
Pour resjouir les bons princes de France

AUTRE A CE MESME.

Ou est Tubal et Jubal enchanteurs,
Pan le cornu accordant sa musette,
Où est Mercure avec ses bons flûteurs,
Dame Ceringue à la doulce gorgette ?
Où est bouté le gentil Orpheus
Pour esveiller le songeur Morpheus,

Et Apollo à tout son flajollet
En recouvrant l'alaine de sa gorge?
Venez chanter, puisque bon temps il est :
Vive le roy ! saint Andry et saint George !

Dieu et le roy, ce sont les deux seigneurs,
Ayant chascun son office propette,
Lesquels nous ont esté vrais enseigneurs
De nous donner la paix qui nous compette.
Son oraison au souverain Jésus,
Regnant sans fin en Paradis lassus,
A fait le roy dont en paix nous remet,
Donnant moyens que bon accord on forge;
Parquoy chantons, puisque bon temps il est :
Vive le roy ! saint Andry et saint George !

Vive le roy et les bons entendeurs
Qui ont mis paix en nostre maisonnette,
Le sang royal et tous ambassadeurs,
Qui à plusieurs ont fait la maison nette,
Car maints marchans par la guerre confus,
Sont en liesse et en ont fait les feus,
Recognoissant que Dieu a esté prest,
Leur donner bleds, vins, avaine et orge;
Par quoy chantons, puisque bon temps il est :
Vive le roy ! saint Andry et saint George !

Prince du ciel, garde-nous, s'il te plaist,
De tout malheur, et nous loge en ton porge,
Et je diray en fin de mon couplet :
Vive le roy ! saint Andry et saint George !

RONDEAU D'UNE DAME A SON AMY.

Plus que tous aimer je vous doy,
Sans que mon honneur en empire,
Car en vous n'y a que redire,
Assez de pieça le cognoy.
Quand envieux m'ont voulu nuire,
Deffendu m'avez, par ma foy !
Plus que tous.
Puisque si loyal je vous voy
Et que vostre cœur au mien tire,
Et qu'il endure grief martyre
Pour estre en grace devers moy,
Plus que tous aimerje vous doy.

HUITAIN A LA LOUANGE DE LA GRACIEUSETÉ ET DOUCEUR DES FEMMES.

On voit volontiers beaux chevaux,
Belles femmes, beaux paremens,
Beaux bois, beaux prez, beaux mons, beaux vaux,
Beau soleil et beaux elemens,
Belles dames, beaux ornemens :
Beauté de femme est autenticque,
Sur tous les humains, pas ne mens,
Elles ont visage angelicque.

Femme est comme estoille journalle
Qui chasse la nuit et annonce
Joye et clarté matutinalle ;
Femme est un bien qui point n'éconce,

Femme est le signe de la semonce,
De toute joye temporelle :
A la créature renonce,
Qui ne se tient joyeux par elle.

Femme est secours contre foiblesse,
Joye contre mélancolie,
Courtoisie contre rudesse,
Sens et advis contre follie.
Nature en elle est tant pollie,
Un chacun entend bien mes dits,
Tant gracieuse et tant jolie,
Femme est terrestre paradis.

Corps traictis plus droict que sapin,
Col poly, cristalin gousier,
Piedz bien formez sans escarpin,
Rains ployans comme franc osier,
Corps florissant comme rosier,
Corps plus fin que basme odorant,
Corps envoyé pour nous aisier
Et sauver tout le demeurant

Corps de femme, corps de déesse,
Corps de toute beauté lumière,
Préservé de toute rudesse
Doit estre par bonne manière,
De beauté porte la banière,
A luy n'est homme comparé,
Car en amour singulière,
Femme l'a nourry et paré,

C'est l'Orient d'humain plaisir,
Le Midi de l'humaine joye,
Le lieu, le séjour, le loisir,
Ce puis d'amour et la monjoye;

Femme tous biens au monde envoye :
Si la femme n'estoit vrayement,
Je cuide que seroit en voye
De finir douloureusement.

EPITAPHE DE HIPSIPHILLE.

Cy gist la prudente Hipsiphille,
Qui jadis, de volonté franche,
Nous enseigna comme on fille
Le cotton et futaine blanche ;
Vous qui la portez sur la hanche,
Faisont pourpoint ou hocqueton,
Priez la divine clemence,
Pour l'inventrice du cotton.

HUITAIN AUX BLASONNEURS D'AMOURS.

Escoutez, qui d'amours mesdites,
Où le haut nom d'amours se trouve,
Corrigez vous et bien en dites,
Afin que folz on ne vous prouve.

Amour est vie delectable,
Laquelle certain espoir maine,
Vie courtoise et charitable,
Vie commune, vie humaine,
Amour tous les bons jours amaine,
Amour humain cœur reconforte,
Amour la querelle demaine
Oú nulle ne se desconforte.

Amour toute joye nourrit,
Amour nostre ennemy appaise,
Amour en soupirant sourit,
Amour n'a rien qui luy desplaise,
Amour en attendant est aise,
Amour voit le temps advenir,
Amour se cherit et se baise,
Par un gracieux souvenir.

Amour est vraye médecine
Au deconfort et secours bref,
Amour est de salut racine,
Qui chasse tout peril et grief,
Amour est de richesse chef,
Très ample et large en son ressort,
Amour, par lettres et par bref,
Aux langoureux donne confort

Amour les aveugles voir fait,
Boyteux et impotens conferme,
Amour les contrefaitz refait,
Les cœurs qui sont fermes defferme,
Amour les deffermez refferme
Et les mourans revivifie,
Amour rend vie seure et ferme,
Sage n'est pas qui ne s'y fie.

Amour les ignorans apprent
Et les sages clers illumine,
Amour les outrageux reprent,
Amour les errans achemine,
Amour toute rudesse mine
Et tout orgueil amolit,
Amour en tout bien se termine,
Tout vice et péché abolit.

Amour en patience dance
Et en adversité deschante,
Amour en pleurs est à la dance
Et en sa povreté se vante,
Amour tous solitaires hante,
Amour en plus vivant plus vit,
Amour ne fait vie meschante,
Bon espoir aussi le ravit.

Amour fait avoir aux preux gloire
Et tous les couars encourage,
Amour donne aux amans victoire
Et acroit le noble courage,
Amour haist qui se descourage,
Qui bien le sert bien le guerdonne,
Amour en ce mondain orage,
C'est cil qui porte la couronne.

Amour est la vraye prudence,
Justice en bon poids mesurée
Force, puissance et excellence.
Attrempance bien modérée,
Espérance très asseurée,
Ferme foy ayant certain erre
En ceste vie malheurée,
Seul montez au ciel de grand erre.

Amour, trop louer ne te puis
Et sçay pour tes vertus compter
Que suffisant point je ne suis.
On ne les pourroit racompter,
De te louer deusse arrester,
Pense que la tierce personne,
Que devons aymer et traiter,
Amour en toute part te donne.

HUITAIN.

A peine est un sage entre mille,
Chascun n'est semblable à Platon;
Tel se marche parmy la ville
Qui est bien sçavant, se dit-on,
Tel cuide on un sage Caton,
Et sálue on parmy la rue,
Qui deust porter un gros baston
A son col ou une massue.

HUITAIN QU'ON DOIT AYMER SA FEMME.

Dieu dit à tous humains : Servez
L'un l'autre en paisible unité,
Qui mariez serez, vivez,
En très entière humanité;
Aymez par grande charité,
Aymez vos femmes sans faintise,
Comme Jésus plein de bonté
Ayme l'espouse Sainte Église.

SENSUIT CINQ ÉPITAPHES DES NOBLES FORTUNEZ ET PREMIER DE SANSON.

Icy gist qui d'une bajoue
Fust sur plusieurs gens entreprise,
Et toutesfois parmy la joue
Il eust du vent de la chemise;

Car Dalida, par sa faintise,
Luy coupa de ses cheveux sept,
Où toute sa force estoit mise :
Science de femme on ne scet.
Vous, preux, chantez une leçon
Pour l'âme du vaillant Sanson.

AUTRE EPITAPHE D'ARISTOTE.

Cy devant gist qui les secretz
De nostre nature comprit ;
Je ne sçay pas si le créez.
Mais ce fut luy qui femme print
A son engin et luy apprint
Comment le chevallet ferroit ;
Que quand à ce faire entreprint,
Elle des talons le feroit.
Demandez vous qui ? Aristote:
Chantons donc pour luy quelque notte.

AUTRE DE HERCULES.

Cy gist qui avoit combatu
Les grans geans espouvantables,
Lions et monstres abatu
Et enchassez horribles diables,
Tirez de leurs noires estables ;
Mais quand ne trouva plus à qui,
Pour néant ne faignent celles fables,
Une femme le convainquit.

Par Cæsar fut vaincu Pompée,
Mais mieux à femme se rendit;
L'hommage fait, rendit l'espée
Et à filler puis entendit;
Encore plus le très hardy
Se vestit de cotte hardie ;
Chascun entend ce que je dy :
Hardiesse estoit mal hardie.

Hercules ses armes desvest,
Femme a sa grande force amolie,
De son surcot Hercules vest,
Qui ne pensa estre folie,
En lieu de l'espée polie.
Hercules print une quelongne,
Sa force fust tost amolie:
Priez que Dieu bien le guerdonne.

AUTRE A DENIS LE TIRANT.

Cy gist qui jamais ne coucha
Avec femme en nulle manière,
Que premièrement ne cercha
La mesure devant et derrière:
Toutesfois si femme avoit chère,
Plus seure, eust esté deffiance,
De sa femme traistresse et fière
Que la lealle confiance :
Priez pour luy, qui fut trompé,
Devant que soyez attrappé.

AUTRE EPITAPHE DE LEANDRE.

Icy gist le jeune Leandre,
Qui fut en son amour hardy,
Comme en guerre fut Alexandre,
Tant qu'en la fin vie y perdy.
Pour veoir Hero, Vénus l'ardy
Tellement que rien ne douta,
Et si follement l'enhardy
Que sans nef en mer se bouta.

Hero, enfermée en la tour,
De jour visiter on n'osoit.
Pourquoy luy aprint l'autre tour
Amour qui point ne reposoit;
Quand la clere lune luisoit,
Il nageoit par la froide mer;
Amour qui point ne reposoit,
On souffre tout pour bien aymer.

Long-temps son amour demeura,
En péril or, comme souvent
Advint, à la fin le mena,
Fortune et tempeste de vent,
La mer orgueilleuse devint,
En vain contre elle se combat,
Sur une onde nage et revient,
Sous l'autre enfin elle l'abat.

Tant va le pot au puis qu'il brise,
Leandre, qui avoit passé
Tant de fois par grand'entreprinse
La mer, enfin est trépassé :
Mal avoit au péril pensé;
Car si sens eust eu à l'allée,

Il eust autrement repassé
Qu'en nageant par la mer salée.

Prions tous pour ce pauvre amant
Qui fut en ses amours ament.

JOYEUSE FACECIE DE LA RESPONCE D'UNE DAME A UN GALLANT TOUCHANT LE JEU D'AMOURS.

Je vis un jour un bon gautier
Assez près d'une jeune dame,
Qui, devisant du bas mestier.
Demanda, sans aucun diffame,
Pourquoy aussi tost une femme
Ne demande la courtoisie
A l'homme, et pour quel' fantaisie
N'est aussi hardie estimée.
Qu'il est et autant renommée?
Elle respond, au vray sçavoir,
Que la femme est une armée
Preste toujours coups recevoir,
Et que l'homme n'a tel pouvoir,
Pourtant peut souvent séjourner
Quand la femme a prest d'enforner.

HUITAIN A UNE RUSÉE.

Je cognois où ton amour tire,
Et sçay quel est ton pèlerinage;
Je sçay à quel saint porte cire
Et combien dure ton voyage;

Par ton doux et rusé langage,
Tu luy donnes des lavemens;
De ta relique tant sauvage,
Tu peux cognoistre si j'en mens

EPISTRE DE L'AMANT LANGUISSANT A SA DAME.

SUPERSCRIPTION.

Epistre, metz toy tost en voye,
A fin que ma dame te voye.

Par tel moyen sont mes esprits,
De votre amour, madame, espris,
Par tel moyen mes dolens jours
Sont abrégés et sont si courts,
Qu'il me demeure seulement
Le corps, encore en grand tourment.
Sans nerf, sans force et sans puissance,
Tant a amère doléance,
Et a eu, regardant la lettre,
Qu'il vous a plu vers moy transmettre.

Celle lisant me suis trouvé
Troublé d'esprit et tant greve,
Que l'entendement je perdoye,
Car d'un costé en grande joye,
Considérant le vostre escrit,
Fait de sçavoir et grand esprit,
Cause est que mon cœur pasle et blesme
Se veut occire de lui-mesme.

D'autre regardant les endroitz
Auxquels ont touché voz beaux doigtz,
Vostre main tant belle et plaisante
De joye et esbatz ne s'exempte;
Mais tel soulas en moy habonde
Et tel plaisir au cœur redonde,
Que je ne sçay que doive faire.

Or, considérant cest affaire,
Afin qu'il me puist souvenir
De vous souvent et retenir
Vostre lettre près de mon cœur,
J'ay conclud, et que grand vigueur
Je trouve en elle et grand liesse.
Si ce n'estoit, dame et maistresse,
Que je me eulpe et deprise,
Et comme orgueilleux me prise,
Disant qu'ay esté trop hardi
De vous escrire et estourdi.

Dame, tout bien considerez,
Et tel coup point ne m'imposez.
En moy, ains au vray je maintien
Que direz que vostre maintien
Et vostre beauté cause sont,
Qui de douceur apparence ont,
Toutesfois hors de tout soulas,
Me mettent las, madame, hélas!
A mon cas vous ne pensez guère,
N'a la dure et mortelle guerre
Que j'ay en moy journellement,
Par tel parti que breavement
Faudra que soye messager,
De mort cercher ou d'enrager

Ma langue en elle a le remort,
De bien tost prononcer sa mort,

Tant m'est desplaisante la vie,
A quoy parfaire me convie
Vostre lettre, et quoyque evidente
D'elle me soit ma mort présente,
Toutes fois je puis bien prévoir
Que brief mourray et que pourvoir
En moy déjà apparoist signe.

Par vous, las! je ressemble au cigne
Chantant qui voit la mort venir
Et sa vie bientost finir.

Ainsi est-il de moy, madame,
Qui me sens blessé corps et ame,
Toutes fois tend d'avoir plaisir
De vous, ou brief me faudra gesir,
Au lict de mort, o quelle pitié!
Donnez pourtant vostre amitié.
A l'amant povre et languissant,
Qui si un jour est jouissant
De voz amours, il presuppose
Qu'il ne luy faudra autre chose,
Pour faire mourir toute envie
Et pour luy restaurer la vie.

A Dieu

BALADE JOYEUSE ET ALLEGORIQUE.

Un asne vis l'autre jour complaignant,
Chargé de bois sur le pont de Florence,
Hélas! dit-il, je vis en languissant,
En rien qui soit n'ay quelque confiance,
Et, vueille ou non, faut avoir patience,

Et endurer coups grans, petits et lourds :
A ce sommes destinés moy et l'ours.
Lors un mulet luy vint dire : Chétif,
Rémunerez vous seront voz labours :
Sans grand travail honneur n'est pas acquis.

J'ay bien esté, dix ans par cy devant,
Portant le bois, il y a apparence,
Regarde bien, je dis mon bas levant,
Tu en verras la vraye expérience,
Comme il m'a fait sur le dos violence,
En cheminant à Paris et à Tours;
Mais quand venait à faire les retours,
On me chargeoit de draps et de tapis :
Fais donc ainsi, si veux avoir honnours.
Sans grand travail honneur n'est pas acquis.

Or, j'ay tant fait jusques à maintenant,
Que j'ay acquis grand honneur et science,
Car je sçay bien porter un fais pesant,
Sans le heurter par lourde negligence,
Quant à mon maistre, il m'a donné licence
De non avoir derrière bastons courts,
Et puis aller ou le trot, ou le cours,
Car le pays où j'ay été soubmis,
En ce faisant, j'ay passé mes doulours :
Sans grand travail honneur n'est pas acquis.

ENVOI.

Prince puissant, foy que doy à amours,
Quand ce fut fait, il y avait deux sourds
Qui l'ouyrent aussi bien que je fis,
Mais un muet leur vint dire : Balourds,
Sans grand travail honneur n'est pas acquis.

HUITAIN D'UN AMANT A SA DAME.

Ma seulle amie, et mon espoir
D'un petit serf serez servie;
Pour observer vostre vouloir,
Vous serviray toute ma vie;
En servant avez desservie
Le service d'un bon servant,
De vous servir m'est prins envie,
Pour votre honneur estre observant.

AUX RECEVEURS.

Toy qui es receveur du roy,
Ou du seigneur, oy et m'en croy,
Reçois avant que tu escrive,
Escrits avant que tu délivre,
De recevoir fais diligence,
Et fais tardive délivrance.
Regarde bien en ton papier,
Quand, à qui, combien faut payer,
Prens lettres qui soyent valables,
Ayes parolles amiables,
En tes servans trop ne te fie,
Garde toy bien que rien n'oublie,
Soyes diligent de conter,
Ainsi pourras plus haut monter.

QUATRAIN DES INDULGENCES DE BOIRE APRES GRACES.

Pour boire après grâces la fois,
Honorius, pape de Rome,
Donna quarante jours en somme,
De vray pardon chacune fois.

FIN DU PASSETEMPS JOYEUX.

DESCRIPTION

DE LA

FONTAINE D'AMOURS.

Je ne sçay que c'est que d'amours,
Ne le peux bonnement sçavoir,
Et si j'ay cerché nuit et jour,
Tel cerche qui ne peut trouver;
Amour n'a non plus de manière
Qu'un fol ou un sansonnet,
Il court et racourt par derrière,
Homme amoureux ne sçait qu'il fait.

Amours font perdre le manger,
Le boire aussi et le dormir,
Courir aux champs, en l'eau nager,
Tel aime qui est au mourir.

Tel ayme souvent sans partie,
Tel est aymé qui n'aime point;
Tel n'ayma onc qui a amie,
Tel aime qui d'amour n'a point.

Tant plus une femme est jolie,
Tant plus y prent on de delict;
Aux habits gist grande follie,
Car femme nue veut-on au lit.

Ceux qui se voudront marier,
Estudient dedans mon livre,
Et se gardent de fourvoyer,
Tel a bien beu, qui n'est pas yvre.

Assavoir fais à tous amans
Qui veulent aymer loyaument,
Qu'ils ne trainent deux ou trois ans:
Longue amour passe comme vent.

Tout homme qui veut prendre femme
Regarde à soy premièrement,
Sans troubler son corps et son ame,
Tel prend femme qui s'en repent.

Amours sont fortes à cognoistre,
Car devant ce sont lettres closes :
Le plus rusé n'y entend lettre,
Par amour ce sont maintes choses.

Tel cuide estre en amour rusé
Qui n'est encore qu'une beste,
Et se trouve tout abusé,
Amour fait maint mal à la teste.

D'amour il vient beaucoup de mal
De pensée et de fantasie,
Amour fait tuer maint cheval,
D'amour procède jalousie.

Amour fait guerres et debats,
Maincte vesve et mainct orphelin,
Mainct homme en vient du haut en bas.
En folle amour n'a que velin.

A bien parler que c'est d'amours;
C'est aux uns dueil, aux autres joye,
Pour un plaisir, mille doulours,
D'amour ne vient que rabat-joie.

Il est de deux paires d'amours,
L'une est bonne, l'autre est mauvaise,
La bonne est loyalle toujours,
Bonne amour n'attrait point de noise.

Il est des amours si tres bonnes,
Que n'en sçauroit nul mal parler,
Qui sont entre plusieurs personnes,
Bonne amour ne peut mal finer.

Premièrement Dieu et ses saints
Il nous faut priser et aimer,
Mais nous parlons d'amours mondains
Et vraye amour n'a point d'amer.

C'est belle chose que d'aymer,
Quand on ayme bien loyaument,
Que tout noble cœur doit clamer.
Bonne amour vaut beaucoup d'argent.

Entre vous, jeunes amoureux,
Qui aimez dames par amours,
D'amours ne soyez point jaloux,
De jalousie sont plaints et pleurs.

N'aymez que raisonnablement,
Sans en prendre ne mal ne heurt,
Qui soit grevable aucunement :
C'est trop aimé quand on en meurt.

Jamais homme, tant fust-il sage,
Ne fut joyeux de folle amour,
Car on n'y a pas davantage,
De courte joye longue douleur.

De quoy servent tant de folletz
Qui vont de nuit parmy ces rues?
Un tas de mignons marioletz
Amour fait devenir gens grues.

Que servent tant d'esbattemens,
Tant de dances, tant de chansons,
Tant de hautbois et d'instrumens ?
Dances font faire maints tensons.

On dance souvent par la rue,
Chacun y fait du mieux qu'il peut,
Et tout par la beste velue :
Qui trop dance souvent s'en deut.

Pour un lieu si abominable,
Une femme est si orgueilleuse;
C'est une chose détestable,
Orgueil fait la teste fumeuse.

Une femme est souvent deceüe,
Pour croire quelque follemus
Qui la tiendra longtemps en mue :
Par beau parler maints font camus.

Femmes plaines de folle amour,
Sont friandes de leur nature,
Et boivent comme terre à four.
Putains de jeusner si n'ont cure.

Une femme deffait un homme,
Quand il tumbe en ses liens,
Toute sa chevance consomme :
Qui putain fuit, en fin n'a riens.

Enfans qui estes amoureux,
Regardez où mettez voz ames,
Qu'en fin ne soyez malheureux :
Par femmes sont plusieurs infames.

Femmes font ou deffont un homme,
Femmes sont bonnes ou mauvaises,
Femmes sont plaines de vergongne,
Femmes font maintes gens malaises.

Par femmes viennent moult de biens,
Par femmes viennent moult de maux,
Par femmes maint homme n'a rien :
Montaignes ne sont point sans vaux.

Tant il est heureux qui l'a bonne
Et plus heureux qui n'en a point,
S'il se peut passer de la conne:
Homme seul de noise n'a point.

Jamais je ne conseilleray
A homme de se marier,
S'il n'a argent d'elle ou de soy :
Homme ne peut rien sans denier.

On dit mais qu'on ait bon vouloir
De gaigner qu'il n'y a remède,
Qu'on aura des biens pour tout voir,
Mais avec bon droit faut bon aide.

Vous avez veu, pour faire court,
Que c'est d'amour et de son nom ;
C'est une fontaine qui court :
Trop courir n'est pas toujours bon.

FIN.

Pronostication nouvelle
Plus approuvée que jamais ;
Il ne s'en fist pieça de telle :
C'est pour trois jours après jamais. (1)

PROLOGUE.

Pronostication moderne
Du temps futur qui adviendra
De maistre Tubal Holoferne,
Pour quelque année qu'on voudra.
Elle contient chose terrible,
Mais, le fait bien examiné,
Ce n'est Évangile ne Bible :
Qui ne le croist n'est pas damné !

L'ACTEUR.

Pour la coustume entretenir,
J'ay redigé deux mots en brief
Des choses du temps advenir
Notez le bien, ne vous soit grief.

Messeigneurs, aucuns astrologues
Eurent coustume anciennement,
Commencer par divers prologues
J'entens proceder autrement.

Car le monde ayme briefveté
Court sermon et longue disnée,
Et pource suis entallentée
D'en dire en deux coups une hottée.

1) Cette facétie fut imprimée vers 1520, le *Manuel du Libraire* en signale deux éditions in-8° de 8 feuillets chaque. Un exemplaire fut payé 140 fr. à la vente Nodier en 1844, n° 1216.

Je laisse rabi Musé,
Albumazar et tels docteurs,
Car au temps du preux Josué,
Le soleil les rendit menteurs.

Ceux qui cuident par leur science
Tousjours juger vray sont deceuz,
Car la divine providence
Du hautain juge est par dessus.

Sur les faits de Dieu entreprendre
Ne prétends, bien m'en garderay ;
Mais vueillez vostre oreille estendre
A ce que pronostiqueray.

Premièrement parleray des planettes
De Jupiter et de Mercure ;
Qui n'y voit chausse ses lunettes,
Car la matière est fort obscure.

J'ay fait considération
De la planette qui domine,
Et de la constellation
Quelle elle est et quel est son signe.

Si Saturne est dominateur,
Comme magistralle planette,
Mais son droit significateur
Fera croistre mainte noisette.

Si Sol couple avec Venus,
L'air sera chaud de sa nature,
Tant que hommes et femmes tous nudz
Chevaucheront à la frescheure.

Si Louis ne fait alliance,
En Gemini aura débats,
Se donnera maint coup de lance
A la fauce pièce du bas.

Les planettes seront diverses,
Gouverner le faut par compas,
Maintes filles cherront enverses,
Pucelles ne lèveront pas.

Vénus directement s'encourt,
Loger au signe du Lion,
Maints coquus se feront en court,
Soit à Paris ou à Lyon.

Astrologues et mathematiciens,
Comme fols jugeront de fortune,
Chantres et rethoriciens
Tiendront voulentiers de la lune.

Des douze moys en general
Faut dire chose telle qualle,
Janvier, le recteur capital,
Sera froit si neige ou si gelle.

Fevrier, ce m'a dit une femme
Qui a esté en plusieurs pars,
Sera voulentiers en caresme,
Si toutes Pasques sont en mars.

Aux povres bourgeons de raisins
Les gelées ne sont pas seines;
Prions pour eux qui a rossins,
Prie si veut pour les aveines.

En avril, qui beau temps ameine,
On s'esbattra sur la verdure,
Dont maint cul endurera peine
Et là le nez pour la froidure.

Quant à parler des douze signes,
S'ils sont longtemps aussi mobiles,
Prestres chevauch'ront leurs voisines,
Quoy que leurs maris soyent habilles.

Après avoir fait son decours,
La lune renouvellera.
Avant qu'il soit quarante jours,
Ou le ciel fort se troublera.

L'eclypse de lune sera
En esté ou en temps d'hiver,
Ou autrement elle pourra
Estre en automne ou en hiver.

Touchant l'eclypse du soleil,
Selon que signifie Saturne,
On en cognoistra l'appareil,
S'il ne se fait d'heure nocturne.

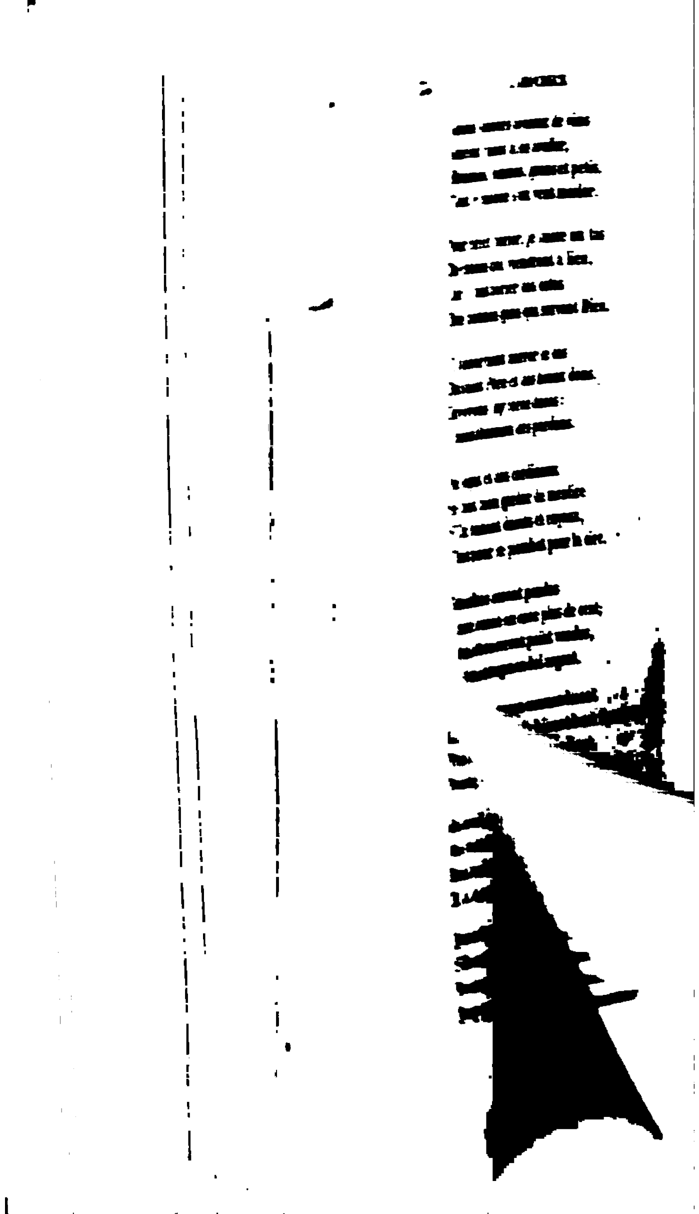
Il conviendra planter le may
Si quelque mignonne on attrappe;
Audit mois l'amoureux est gay :
Il ne regarde où il frappe.

Juin sera très mauvais mois,
Chiens en amaigrissent en Beauce,
Mieux vaut manger le jour sept fois
Roty, bouilli et bonne sauce.

En juillet, quoyque vins soyent chiers,
On boira fort, car il fait chaut,
A gens qui boivent vouléntiers,
C'est grand pitié quant argent faut.

Il fera grand hasle en aoust,
Tenir se faudra aux cavernes,
En septembre viendra le moust,
Qu'on ira en l'ombre aux tavernes.

Le mois d'octobre est ennuyeux,
Et novembre, décembre estranges ;
Si ces trois mois sont pluvieux,
Je croy que nous aurons des fanges.





PASSETEMP

de protono
ez, eux non id
res commenda
ir reigle de mo

udront avoir de
e pour tous pres
s pommes et des
st regi par enfans.

ves, bons estudiants
ers volumes veux,
nt frasires de biens
s seront pourveuz

recteurs de cures,
nez avoir diseurs,

Grans secours avaleux de vins
Auront quant à les avaller,
Hommes, femmes, grans et petis,
Tout le monde s'en veut mesler.

Pour brief parler, je laisse un tas
De choses qui viendront à lieu,
Car il faut parler des estas
Des bonnes gens qui servent Dieu.

Il appartient narrer le cas
Du saint Père et des beaux dons.
Envoyons luy force ducas :
Il nous fournira des pardons.

Du legat et des cardinaux
Se faut bien garder de mesdire
S'ilz habent ducats et royaux,
C'est pour le plomb et pour la cire.

Benefices seront pendus
Ceste année au croc plus de cent;
Mais ilz ne seront point vendus,
Sinon changez en bel argent.

Aucuns evesques commanderont
Aux prestres qu'ils laissent leurs femmes ;
Mais je doute qu'ils respondront
Qu'ilz commencent la dance eux-mesmes.

Prescheurs nous donneront pastures
Celestes qui leur est esgrun,
Medecins feront belles cures :
Il n'en eschappera pas un !

Ces gros chanoines de leurs biens,
Quoy qu'on en parle, c'est en vain,
Nourriront paillardes et chiens,
Et les povres mourront de faim.

Un grand tas de protonotaires
Seront abbez, eux non idoines,
De monastères commendataires,
Sans sçavoir reigle de moynes.

Ceux qui voudront avoir des voix
En chapitre pour tous presens,
Portent des pommes et des noix,
Car tout est regi par enfans.

Nobles clercs, bons estudiants,
Qui ont divers volumes veuz,
Demeureront frustrez de biens,
Palefreniers seront pourveuz

Mandiens et recteurs de cures,
Pour les defunctz avoir discors,
Des ames n'auront pas grans cures,
Mais ils se battront pour les corps.

Povres prestres sans bénéfices
Seront à beati quorum,
Et bien souvent en leurs offices
Chanteront de famulorum.

Les Carmes et les Augustins.
Iront nuit et jour au pourchas,
Les Cordeliers et Jacobins
S'aimeront comme chiens et chats.

Les uns seront montez sus mulles,
Comme evesques mathematiques,
Les autres prescheront des bulles,
Qui seront faulses et iniques.

A noz prelatz n'est pas loisible
D'estudier civiles loix,
Ils estudiront en la Bible
Seulement au livre des Roys.

Se moynes et nonnains se joignent,
Se ne seront pas cas nouveaux,
Car, selon que plusieurs tesmoignent,
Les truyes ayment les pourceaux.

D'abstinence il me faut parler
Et d'obedience nihil,
Chasteté ils ont fait aller
D'entre eux et l'ont mise en exil.

Il règnera une comette :
Par celle sera entendu
Que pour or n'argent qu'on mette,
En amours tout sera perdu.

Saturne nous donne à noter
Qu'aucun prince desirera
Mort d'autruy pour plus haut monter,
Mais Dieu son plaisir en fera.

Danger sera dont je me tais,
Que povres gens seront vexez,
L'on ne portera point de paix,
On chantera des trepassez.

Puis qu'ainsi est que mareschaux
Ont forgé cloux et pointes fauces,
Et que le mortier sent les aux,
Nous trouverons mauvaises sauces.

Plus n'avons menue ne grande
Rogne de Naples prins à fin,
Dieu mercy! Gonsalle Ferrande,
Qui en a esté le medecin.

Maladies seront subites,
Si mourrons en ces entrefaites,
L'an qui vient nous en serons quittes,
Noz provisions seront faites.

Il adviendra de grans merveilles,
Et qui vivra il les voirra
Il n'en fut oncques de pareilles,
Mais je ne sçay que ce sera.

Il doit courre une maladie
Fort mauvaise, selon qu'on dit,
Car le povre homme qui mendie,
Sera banny de tout crédit.

Povres gens qui n'auront nuls vivres,
Et ne pourront d'argent finer,
Ainsi que je treuve en mes livres,
Auront licence de jeusner.

Ceste année femmes enceintes,
Quand du terme seront au bout,
Feront de grosses vesses maintes,
Puantes et de mauvais goust.

Jeunes vesves seront vexées :
Du mal ne faut point enquerir,
Si d'hommes ne sont confortées,
En danger seront de mourir.

Bailler leur veux regime vray,
Pour leur tenir leur membres sains,
Par mon Createur, je ne sçay
Rien meilleur que huylle de rains.

S'aucune femme a le cul de verre,
Qui l'ayme le face enchasser,
Enclin sera de cheoir à terre :
Tel vaisseau ne se doit casser.

Les femmes yront aux banquetz,
Et aux festes souventesfoys,
Là seront chargées de paquetz,
Qu'il conviendra porter neuf moys.

Et quand on les deschargera,
Comme est de coustume ancienne,
Le mary franchement croyra
Que la marchandise soit sienne.

Les courratiers de mariage
Doivent ceste année fort mentir ;
Mais ceux qui croiront leur langage
S'en pourront puis bien repentir.

L'un prendra une vieille rosse,
Pour avoir tresors à domaines,
Et l'autre en prendra une grosse
Qui vaut tant que douze douzaines.

Chair de femme aura peu de requeste
A Bourdeaux (selon communs dits)
Les quatre quartiers et la teste
Ne couteront que deux hardis.

Si jeune femme délibère,
C'est au recevoir medecines,
Par bas faut qu'elle prenne clystère
Ou jà n'aura lait aux testines.

On dit que le lait des pucelles
C'est au subsequent vaudra moult,
Et toutesfois plusieurs femelles
En ont au visage et par tout.

Nourrisses des petits enfans
Auront bien leur vie affinée,
Mais celles qui portent les grans
N'auront qu'un grant blanc pour soudée.

Cest an y aura grand pesche
De macquereaux, se tout vient bien ;
Mais puisque chascun s'en empesche,
Le mestier n'en vaudra plus rien.

Femmes porteront sains ouvers,
Pour monstrer leurs sains impudiques,
De clers voilles de soye couvers,
Comme precieuses reliques.

Si les faucons et mauvais sont
D'appointement par leur doux chant,
Les cornes croistront sur leur front,
Lors lanterniers auront bon temps.

Il fera si grand tremblement
De terre, selon que je lis,
Qu'on trouvera gens largement
Culz l'un sur l'autre par les lis.

Lances dresseront contre escus
Pour gaigner le prix à jouster,
Mais nonobstant les coquus
Ne laisseront point à chanter.

Si les lances sortent ployées
Et l'escu demeure fendu,
Signe est qu'ilz se sont employées
Et que chacun s'est deffendu.

Quand sera eclypse de lune,
Si noir fera en la cité,
Que notaires de cent foys l'une
Ne voyrront goutte en loyauté.

Administrateurs de justice
Ceste année, comme on présume,
Maintiendront bonne ordre et police,
Qui sera contre leur constume.

Les nobles quitteront les droits
A leurs subjetz, rente et hommage,
Pour deux solz en payeront trois:
Ce n'est pas petit avantage.

Courtizans fuiront les offices,
Comme yvrongnes font les excès,
Et les conseilliers les espices
Quand ilz raportent les procès.

Dieu vueille que blé ne soit cher,
Car en France a de grans mangeurs.
Autres tesmoingz ne faut cercher
Que tresoriers et recteurs.

Advocatz feront des jenettes
Fourrez, s'il sçavent leur patoys,
Et leurs femmes, pour estre honnestes,
Seront fourrées de patoys.

Greffiers fraxeront les editz
Et procureurs en mainte sorte
Et puis yront en paradis,
Si le grand diable les y porte.

Sergeans seront bons et loyaux,
Comme leur maistre Lucifer,
Et puis ames tripes boyaux
Auront tous les diables d'enfer.

Bourgeoys bailleront leur lieu
Aux laboureurs pour un espace,
Mais ceux qui gaigneront à eux
Ne verront jamais Dieu en face.

Marchans presteront à usure
A ces bonnes gens de village,
Et puis Dieu sache quel mesure,
Quel poids ls font et quel aunage !

Si nous avons marché de bledz,
De formens, d'avoine et d'orge,
Les usuriers seront troublez,
Tant qu'ilz se pendront par la gorge.

D'ypocrites sera bien peu
Ainsi comme on peut presumer,
Guère de gens n'aymeront Dieu,
Ne feront semblant de l'aymer.

On peut bien des paintres envoyer
A l'esbat, sans plus les contraindre
D'ovrer ne de couleur broyer,
Le monde est achevé de paindre.

Ymagiers, brodeurs, tapissiers
Et autres subtilz mecaniques,
Orfévres, savetiers, verriers,
Seront ceste année fantastiques.

On aura marché ceste année
De noix trop plus qu'on eust pieça,
Car chascun dit à la vollée ;
Celuy qui a femme noise a.

Je congnois par mes astrolabes
Que si terre produit grand fruit,
En Lymosin aura des raves,
De quoy il sortira grand bruit.

Nous aurons des fleurs cest esté
Plus que les années passées,
Sur tout sera grand quantité
De soucis et menues pensées.

Les choux et poreaux auront vente
Car ils sont bons quand ils sont cuytz,
Mais sur toutes herbes la mente,
Aura le bruit par le pays.

Mignons de biens dissipateurs
Emprunteront des millions,
Puis payeront leurs crediteurs
De respis et de cessions.

Cest an, selon les astrologues,
L'un vaudra l'autre s'il se vent.
Un apotiquaire sans drogue
Ou un tresorier sans argent

Et un cousturier sans aiguille,
Combien qu'a fil à l'abandon,
Vaudra autant comme une fille
Qui est belle et n'a point de con.

Suppose que ne soit bissexte,
La reigle jamais ne faudroit
Que femme n'ayt mauvaise teste,
Pour tencer à tort ou à droit.

Il doit advenir de grand'choses,
Mais pour le present, je proteste
Ne faire postilles ne gloses,
Arrester je me veux au texte.

Car s'il doit plovoir ou venter,
Terre trembler, faire tempestes,
Tout pourra rehabiliter
Celuy qui a fait les planettes.

Les quatre vens auront discord,
Car l'on doit souffler par derrière,
L'autre procedera d'un ord,
Descisant fatale matière.

Le tiers viendra, comme je croy,
D'Angleterre ou de la frontière;
L'autre sera vent de Launoy
Qui souffle au cul de la bergère.

DES COMPLEXIONS.

S'il advient que le colerique
Soit cest an sans estre yreux,
Le sanguin sera frenetique
Et ne pourra estre joyeux

D'autre part si le fleumatique
Esmeut questions et debatz,
Je croy que le melancolique,
Ne cessera de faire esbatz.

DE L'ANNÉE EN GÉNÉRAL.

L'année generalement,
S'elle est bonne il pourra bien estre,
Nul ne le sçait parfaitement,
Fors que Dieu, qui en est le maistre.

S'il y a brouée ou frimatz
Qui nuyse aux hommes ou aux femmes,
De prions tous pour nous climatz:
Charité commence à soy mesmes.

Tout ira bien, comme je pense,
Mais s'il devoit mal advenir,
Jesus revoque sa sentence
Et nous vueille en santé tenir.

S'il y a rien mal ordonné
Au traité dont est question,
Qu'il soit à l'auteur pardonné
Avec douce correction.

EXPLICIT.

DICTÉ POUR METTRE ES HEURES DE QUELQUE DAME.

De ma maistresse suis maldite,
Je ne sera que de contenance,
Qui me trouvera je l'en quitte,
En deschargeant ma conscience.

Il a la conscience bien dure
Le cœur aussi bien plain d'ordure
Qui pour ce monde qui si peu dure
Pert paradis qui toujours dure.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

(7)

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMÉ A CENT VINGT-SIX EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS :

120 SUR PAPIER DE HOLLANDE
6 SUR CHINE

N° 48



A LYON

PAR BENOIST RIGAUD

1582



